

2 / 2014

RUIZHONG

Magazin der Gesellschaft Schweiz-China
Bulletin d'Information de la Société Suisse-Chine

瑞中



Wirtschaftsethik und ihre Chancen in China

SEITE / PAGE 6

10th Summercamp Shanghai 2014

SEITE / PAGE 9

Der portugiesische Sündenfall

SEITE / PAGE 12

„...bis die Wolken wieder lila sind“

SEITE / PAGE 20

Die Spaghetti Connection

SEITE / PAGE 26

„99 Särge“

Oberinspektor Chens 8. Fall

SEITE / PAGE 31

UND VIELES MEHR / ET BEAUCOUP PLUS....

INHALTSVERZEICHNIS

Editorial 3
Ueli Merz

ARTIKEL

L'association Norlha et ses
projets au Tibet / Chine - 4
Pierre Jaccard



Wirtschaftsethik und ihre
Chancen in China - 6
Stephan Rothlin

10th Summercamp
Shanghai 2014 - 9
Émile Maerten

„Kreativer, aktiver und genauer“
Chinesische Studierende
am Studienort Schweiz - 10
Xun Wei

Der Portugiesische Sündenfall - 12
Claudia Wirz

Tanzende Kraniche im Schatten an-
mutiger Bäume - Liang Guorong - 14
Margrit Manz



Das Leben des Herrn Lu (Teil 1) - 8
Ouyang Xiao (欧阳潇)

„...bis die Wolken wieder lila sind.“
China Drifting Festival 20
Margrit Manz

Meine Poesie und Romantik schöpfe
ich aus der Magie Shanghais - 24
Shen Qilan (沈奇岚)



Die Spaghetti Connection 26
Claudia Wirz

BUCHREZENSIONEN

Der freudsche Brückenschlag
nach China 28
Peggy Kames

„Die nächste Revolution muss eine
Schnapsrevolution sein“ 29
Margrit Manz

Sprachliche Erfrischungen im
Zeitalter der Migration 30
Peggy Kames

„99Särge“ -
Oberinspektor Chens 8. Fall - 31
Margrit Manz

GSC NEWS

Zum Hinschied von Hansuli
Ammann, Präsident 1986 - 1991,
Ehrenmitglied - 32
Ruedi Schaffner

60 Jahre Chinesische Gesellschaft
für die Freundschaft mit
den Völkern des Auslandes - 33
Ruedi Schaffner

Generalversammlung 2014 - 33
Ruedi Schaffner

Dialogue sino-suisse dans
le cadre de l'Éco Forum Global
de Guizhou - 34
Gérald Bérout

Studentenbesuch 21. Mai bei
Novartis und 8. August ABB - 35
Xun Wei

Impressum/Sponsoren - 36

Titel: Bei Temperaturen um den Nullpunkt befinden sich die Seen der Hauptstadt Chinas im winterlichen Ausnahmezustand. Wenn auch noch an den Rändern ein wenig wässrig, tummelt sich bereits Groß und Klein auf der zugefrorenen Oberfläche des Xihai- und Houhai-Sees im Stadtzentrum Pekings.

„Drei Eisschlittensfahrer in voller Fahrt“
Foto: ©Rebekka Cordes, China Tours Hamburg

EDITORIAL

Wer wie der Schreibende durch verwandtschaftliche Beziehungen mit China verbunden ist, das Land weit über einhundert Mal besucht hat und dort viele Freundschaften pflegt, der baut im Laufe der Zeit eine enge, vor allem aber auch vielschichtige Beziehung mit diesem Land auf.

Seit 27 Jahren habe ich nun das Privileg, China in vielen Facetten kennen zu lernen, Entwicklungen mit zu verfolgen, Einblicke in das Leben von Chinesinnen und Chinesen zu gewinnen. Und immer wieder stösst man auf Überraschungen, Merkwürdiges, leider oft auch schwierige Situationen.

Wenn man meint, nach einer gewissen Zeit wisse man wie China „tickt“, der wird bei einem nächsten Besuch, einer nächsten Begegnung feststellen, dass doch alles wieder anders ist als man dachte. Mehr und mehr komme ich aber auch zum Schluss, dass sich die Chinesen untereinander oft selber nicht (immer) verstehen, zu gross sind die Unterschiede der Lebensbedingungen, Chancen und auch (chinesischen) Träume der verschiedenen Bevölkerungsgruppen.

Während Kleinbauern in abgelegenen Dörfern in der Provinz Qinghai froh sind, wenn ihre Kinder überhaupt eine Schule besuchen können, kann ein Immobiliencycoon in Shanghai schnell ein kleines Vermögen für ein einzelnes Bankett ausgeben. Die strahlenden Gesichter von Kindern, die ein paar Farbstifte geschenkt bekommen und der Stolz eines Unternehmers über seinen neuen Bentley: Es gibt eben nicht ein „China“, sondern viele, vielleicht Tausende von „Chinas“. Und es gibt die Faszination über die Vielfalt in diesem riesigen Land aber auch die Sorge über die vielen Spannungsfelder und Widersprüche, in denen sich China bewegt.

Ende August hätte in Songzhuang, einem kleinen Dorf unweit von Peking, in dem viele Kunstschaffende leben und arbeiten, das „11th Beijing Independent Film Festival“ stattfinden sollen. Die Behörden haben die Durchführung des Festivals ohne offizielle Begründung blockiert und das Archiv der Festivalorganisation beschlagnahmt. An diesem Festival waren oft spannende und eindruckliche Filme zu sehen. Es war ein Treffpunkt für junge Filmemacher, die ihre oft unter schwierigen Bedingungen produzierten Werke einem interessierten Publikum zeigen konnten.

China hat sich zu einer Wirtschaftsmacht entwickelt, Hunderte von Millionen Menschen erfreuen sich heute einem recht hohen Lebensstandard. Allerdings: Die Weiterentwicklung einer Zivilgesellschaft wird oft auch geprägt von kreativen Köpfen und Menschen, die Zustände hinterfragen und offen diskutieren. Dazu gehören auch Künstler, Autoren und Filmemacher, ihre Stimmen werden auch in China wichtig sein für die zukünftige Entwicklung.

Ueli Merz



Ueli Merz, Mitglied des Vorstandes der Gesellschaft Schweiz-China und des Redaktionsteams RUIZHONG, beim Besuch einer Grundschule in der Provinz Qinghai

Qui, comme l'auteur de ces lignes est lié par des liens de famille à la Chine, l'a visitée plus de cent fois et y entretient de nombreuses amitiés, construit au fil du temps une relation étroite et particulièrement complexe avec ce pays.

Depuis 27 ans, j'ai le privilège d'apprendre à connaître la Chine sous de nombreux aspects, de suivre son évolution, de glaner des impressions sur la vie des Chinois et des Chinoises. Et encore et toujours, on tombe sur des surprises, on s'émerveille ; malheureusement on voit souvent aussi des situations difficiles.

Si une personne pense qu'après un certain temps on sait comment la Chine « fonctionne », verra à sa prochaine visite ou lors d'une prochaine rencontre, que tout est encore bien différent de ce qu'elle pensait. De plus en plus, j'en viens aussi à la conclusion que les Chinois entre eux ne se comprennent pas (toujours), tellement s'avèrent importantes, entre les groupes de la population, les différences de conditions de vie, de chances et aussi de rêves (chinois).

Alors que de modestes agriculteurs vivant dans des villages reculés de la province du Qinghai sont heureux si leurs enfants vont à l'école, un magnat de l'immobilier à Shanghai peut rapidement claquer une petite fortune en un seul banquet. Les visages radieux des enfants à qui quelques crayons de couleur sont offerts et la fierté d'un entrepreneur devant sa nouvelle Bentley : il n'existe tout simplement pas une « Chine », mais plusieurs, peut-être même des milliers de « Chine ». Et il y a la fascination face à la diversité de ce vaste pays, mais aussi l'inquiétude quant aux nombreuses tensions et contradictions qui le traversent.

À la fin août aurait dû se dérouler à Songzhuang, un petit village non loin de Beijing où de nombreux artistes vivent et travaillent, le « 11ème Festival du film indépendant de Beijing ». Les autorités et la police ont bloqué sa tenue sans motif officiel et confisqué ses archives. Lors de ce moment cinématographique, on pouvait souvent visionner des films passionnants et impressionnants. C'était un lieu de rencontre où les jeunes cinéastes montraient leurs créations à un public intéressé, alors qu'ils les produisent souvent dans des conditions difficiles.

La Chine est devenue une grande puissance économique, des centaines de millions de personnes bénéficient d'un niveau de vie relativement élevé. Cependant, l'essor d'une société civile est fréquemment caractérisé par l'apport d'esprits créatifs et de personnes qui s'interrogent sur la situation présente et en discutent ouvertement. Artistes, écrivains et cinéastes en font partie. Leurs voix seront également importantes pour le développement futur de la Chine.

Ueli Merz

L'ASSOCIATION NORLHA ET SES PROJETS AU TIBET/CHINE

Texte de Pierre Jaccard



Serre communautaire de 320 m2 qui permet de récolter en moyenne 3'500 kg de légumes par saison, soit d'avril à octobre. Photographie de l'ONG Norlha

Des épinards pour les yétis

Aujourd'hui toujours, nous ne connaissons pas encore le régime alimentaire de ce mythique animal peuplant les hauts plateaux tibétains. Jusqu'à peu, si le yéti avait eu quelques tendances végétariennes, il n'aurait pu trouver des légumes dans l'environnement austère de la région de Sershul.

C'était avant l'arrivée de l'ONG lausannoise Norlha en ces lieux et de son projet d'y implanter des serres à plus de 4'200 mètres d'altitude. Norlha répondait ainsi aux besoins des autochtones.

Jusqu'alors les légumes vendus au marché provenaient des basses altitudes et les Tibétains appréhendaient l'achat de ces plantes potagères. Ils n'avaient aucune idée de leur qualité, des pesticides, des insecticides et des engrais utilisés.

De plus, comme le souligne Noémi Dupertuis, 26 ans, native d'Orbe et ancienne responsable de Norlha à Sershul: «Au marché, les prix des légumes "importés" sont astronomiques. De par leur acheminement, ils doublent quant à ceux de la plaine. Les légumes mettent quatre jours pour être sur les étals et ils ne sont plus très frais.»

Des légumes à 4'200 mètres

L'une des raisons de cette nouvelle demande en produits horticoles est le changement d'environnement et de style de vie des nomades. En effet, pour diverses raisons, le cheptel de yaks et de viande disponible diminuent avec son corolaire, une augmentation de son prix. L'autre considération est que

suite aux problèmes de santé provoqués par un régime essentiellement basé sur les protéines animales, la population tient à modifier légèrement son régime alimentaire.

Le projet de Norlha a commencé tout d'abord avec les écoles où, pour diminuer leurs frais en nourriture, de petites serres ont poussé à côté des préaux. Un exemple d'efficacité qui pourtant ne convainc pas facilement les habitants alentours. Habités à leur nomadisme, ils étaient aussi fort peu confiants en leur capacité « paysanne » de se lancer dans l'agriculture, de réussir à une telle altitude. Mais face aux résultats des premières récoltes, le Tibétain dû le reconnaître : aujourd'hui il est possible de cultiver des radis, des épinards, des grands et petits choux chinois, des cotes de bette et des pommes de terre à quatre mille deux cent mètres.

Pas touche aux moustiques

Grâce au succès de ces premières expériences, Norlha s'est lancée dans l'établissement de serres nettement plus imposantes.

Actuellement, on en compte sept au total. Leur taille : 320 m2 de superficie, 8 mètres de large sur 40 de long. Et malgré les assauts des UV et des fluctuations thermiques, leur structure métallique et leur bâche plastique tiennent le coup à peu près quatre ans. Comme le relève Noémi Dupertuis, cette implantation ne fut pas toujours facile en ces terres bouddhiques: « Au début du projet, lorsque nous avons voulu installer ces serres, le monastère n'en voulait pas. En effet, si des moustiques venaient à y trouver refuge

ils mourraient de chaleur et cela, pas question pour des bouddhistes. Les palabres furent interminables pour les convaincre d'accepter cette fatale possibilité. »

Tout aussi draconiens, les Tibétains ne veulent pas entendre parler d'engrais chimiques, de pesticides, ni d'intrants de synthèse. En guise d'engrais organique, la bouse de yak.

Quant à l'infrastructure de ces serres, elle demande bien de l'entretien; en été, couvrir le toit avec de la paille tressée afin que les cultures ne crèvent littéralement pas de chaud. Et en hiver, enlever la neige sur le toit même s'il y en a peu comme nous le déclare Julien Bettler, directeur de l'ONG lausannoise: « Contrairement à ce que nous pourrions croire, il neige peu à Sershul, quelques centimètres tout au plus, nullement les mètres de neige que nous imaginons. Par contre le froid y est intense. Quant au vent, nous n'avons jamais eu de problème de bourrasques qui arrachent tout car les serres sont en forme de tunnel pour y résister. Évidemment, si la serre est mal entretenue, qu'elle a des trous, le vent s'y engouffre et emporte tout. »

Pour irriguer les plantations, abreuver la terre de centaines de litres, les serres se dressent proche des rivières. Mais malgré ce voisinage la tâche n'est pas aisée. De multiples et innombrables va-et-vient quotidiens sont indispensables et parfois l'aide de pompes électriques ou manuelles soutient cette navette des seaux d'eau.

Une production artisanale

Pour l'instant, dans la province de Sershul, la production maraîchère sous serre satisfait les besoins immédiats. Le cycle des cultures se répartit sur plusieurs semaines et une saison de production normale, de mai à octobre, permet trois récoltes. Elle est consommée directement par des écoles, des centres pour personnes âgées et par les agriculteurs. Le problème de conservation ne se pose donc pas aux nomades.

Il arrive parfois que les légumes soient écoulés au marché afin de générer des rentrées financières et permettre une certaine autonomie pécuniaire du cultivateur. Ce type de vente reste cependant limité aux villages situés à proximité des grandes serres et pas question d'une production à grande échelle, de s'attaquer au marché de la capitale Sershul. En effet, malgré la qualité et la fraîcheur des produits, cette concurrence pourrait provoquer de fortes polémiques, et les subtilités culturelles régionales engendrer de sérieuses tensions.

De plus, cette absence de commerce à large échelle correspond aux intentions de Norlha : favoriser l'horticulture à un niveau familial. Actuellement, les efforts de sensibilisation s'adressent à ces jardiniers-nomades et se portent principalement sur la nutrition et la formation des compétences techniques permettant ainsi une certaine autonomie alimentaire domestique.

Pas de poubelle à cent kilomètres à la ronde

En plus des cultures sous serres, Norlha, à ses débuts en terres tibétaines, appuyait d'autres projets, une clinique, un soutien scolaire dans six établissements et le recyclage des déchets. Difficile en effet d'imaginer que les hauts plateaux arides du Sichuan soient, eux aussi, frappés par la malédiction des ordures ménagères et pourtant.

Si pour les habitants bouddhistes il est primordial de ne pas nuire à l'environnement, le fait de brûler du plastique ou de jeter des piles au lithium dans les rivières ne leur semblait pas nuisible. De plus, il n'existait aucune structure de collecte pour ces objets usagés. Effectivement le recyclage au Tibet ne veut pas dire grand-chose. A cela s'ajoute le problème de la compréhension des effets sur l'environnement ; en complément de la collecte et du stockage des déchets, l'objectif principal de Norlha fut donc la sensibilisation : « Renseigner que tel produit contient tel poison, que si vous le brûlez l'air sera vicié, que si vous le jeter à la rivière l'eau sera impropre, par contre si vous mettez ce déchet dans un bidon hermétique votre environnement sera protégé. »

Pour ce faire, Norlha passa par l'intermédiaire des lamas (professeur) dont la parole a du poids. Noémi Dupertuis nous éclaire: « D'abord les moines ont voulu comprendre ce qu'étaient les déchets, leurs effets néfastes sur la nature, comment les traiter. Puis ils expliquèrent aux nomades les conséquences provoquées par les détrit. Le dialogue avec le monastère était donc fondamental. »

C'est ainsi que patiemment Norlha put intervenir et démontrer scientifiquement que tel ou tel geste impliquait un risque de pollution. Aujourd'hui il existe plusieurs structures de collecte réparties dans divers villages. Une filière de valorisation du recyclage a été mise en place permettant que toute la chaîne d'intermédiaires gagne un certain revenu et que ces déchets puissent être vendus.

Une présence feutrée

En Chine, l'aide au développement apportée par les ONG étrangères requiert de la souplesse. Au Tibet, si l'on veut travailler dans ces zones sensibles, il faut faire preuve d'une subtile discrétion. Pour Norlha, il en va également ainsi. En effet, des relations sont établies avec les autorités locales mais difficile qu'elles affichent un soutien formel, trop risqué politiquement. « Si quelque chose devait mal tourner, ces autorités seraient entièrement responsables alors que là... Si l'on ne sait pas, l'on ne peut vous blâmer... nous explique Julien Bettler et ajoute: « Cette façon de procéder est à l'image du fonctionnement de la Chine. Bien des choses existent et sont tolérées dans une zone grise. »

De toutes les façons, pour Norlha, la plus grande préoccupation est d'apporter aux habitants du Sichuan un mieux-être sans son cortège d'inconvénients et de dépendance à l'aide reçue. Que les populations locales puissent faire des choix quant à leur avenir et que la formation apportée par l'ONG lausannoise soit synonyme d'une croissance durable.

Norlha en tibétain signifie « providence » ou prospérité; littéralement le mot signifie « déesse de la prospérité » et il est invoqué quand les besoins de subsistance ou de base ne sont pas assurés; Norlha a donc pour vocation d'apporter un soutien pour améliorer les conditions de vie de toute personne dans le besoin. Elle est une ONG laïque, apolitique et sans but lucratif basée à Lausanne. En coopération avec des partenaires locaux, elle apporte une aide au développement par le biais de divers projets dans les régions tibétaines de Chine, au Bhoutan et au Népal.

<http://www.norlha.org/>

Pierre JACCARD, collaborateur de l'équipe de communication de Norlha, en charge des relations avec les médias.



Prof. Dr. Stephan Rothlin

WIRTSCHAFTSETHIK UND IHRE CHANCEN IN CHINA

Modernisierung im Zeichen von Wertewandel und moralischer Identität

Von Stephan Rothlin, Foto: Stefan Zürrer, privat

Wirtschaftsethik in China zu betreiben, scheint zunächst ein ziemlich hoffnungsloses Unterfangen zu sein. Jedenfalls dann, wenn man Schmiergeldzahlungen, unmenschliche Arbeitsbedingungen und die Skandale um Lebensmittel und andere Produkte vor Augen hat.

Wirtschaftsethik, verstanden als verantwortliches Handeln im wirtschaftlichen Leben mit einem besonderen Schwerpunkt auf Umweltschutz, gerechte Arbeitsbedingungen, Kampf gegen Korruption, hat in den letzten Jahren in China an Akzeptanz gewonnen. Selbstverständlich gibt es immer noch Geschäftsleute, die nichts davon hören wollen, zumal sie davon ausgehen, dass die Befolgung ethischer und rechtlicher Regeln den Wettbewerbsvorteil erheblich einschränken würde.

Inzwischen ist es nach jüngsten Untersuchungen so, dass bereits 39% der Handelsschulen Chinas, einschliesslich der in Hong Kong und Macau, das Fach Wirtschaftsethik in ihre Lehrgänge integriert haben. Gerade die früheren Premierminister Chinas, Zhu Rongji und Wen Jiabao, wurden nicht müde, die Bedeutung moralischer Orientierungshilfen, Umweltschutz, Verminderung der Korruption und eine ausdrückliche Förderung von Wirtschaftsethik immer wieder zu betonen. Nachdem das Freihandelsabkommen zwischen China und der Schweiz am 1. Juli 2014 in Kraft getreten ist, dürfte das auch ein Moment sein, über einige pragmatische Dimensionen von Wirtschaftsethik im chinesischen Kontext nachzudenken und sich einige kritische Fragen zu stellen.

1. Sind ethische Normen im Geschäftsleben relevant?

Wer Erfahrungen mit Geschäftspraktiken in Asien hat, kann die Antwort auf diese Frage gleich vorwegnehmen: selbstverständlich nicht. Es wäre ja durchaus nett, so heisst es, diese schönen Prinzipien zu befolgen, doch damit verliere man

automatisch einen Wettbewerbsvorteil. Dabei schwingt oft ein sehr negatives Vorurteil über die Kulturen Asiens mit, insofern diese a priori als völlig korrupt betrachtet werden. Es scheint mir deshalb eine dringliche Aufgabe von Wirtschaftsethik zu sein, jenseits von oberflächlichen Vorurteilen über "Die Kunst des Krieges" jene ethischen Quellen Asiens, besonders von China und Indien zu erschliessen, die in gewissen Phasen prägend waren. So werden momentan von der chinesischen Regierung her Anstrengungen unternommen, die philosophischen Ansätze von Konfuzius wieder in den Schulplan aller Schulstufen einzubauen. Dabei sei lediglich ein Aspekt herausgegriffen: die Achtung vor den eigenen Eltern. Da gerade diese Tugend zu verdunsten scheint und Eltern sich hie und da von ihren Kindern im Stich gelassen fühlten, hat der Staat interveniert: Er schreibt seinen Bürgern gesetzlich vor, die Eltern, bzw. verbliebenen Elternteile mindestens einmal pro Monat zu besuchen. Die Frage ist nur, ob solche ethische Prinzipien überhaupt per Dekret erzwungen werden können.

Bei den philosophischen Ansätzen von Ethik sind nicht nur die Einsichten eines Konfuzius unerschöpflich, auch Mencius und Xunzi haben konfuzianisches Wissen kreativ weiterentwickelt. Während Mencius das Gute im Menschen betont, wird Xunzi nicht müde, auf all das Korrupte, Verlogene und Böse im "Menschlichen, Allzumenschlichen" zu verweisen. Wer in China lebt, dürfte durchaus gut daran tun, sich immer wieder beides, die optimistische und pessimistische Sicht des Menschen, vor Augen zu führen. Apropos "Menschliches, Allzumenschliches": Es scheint mir bezeichnend für die geistige Grosswetterlage Chinas zu sein, dass die Werke von Friedrich Nietzsche, welche als Gesamtwerk inzwischen auf Chinesisch übersetzt sind, rasch zu einem Bestseller in China wurden. Vielleicht bedeutet das auch, dass man sich gern mittels der



Auf dem Campus der UIBE, University of International Business and Economics, Beijing

Kunstgriffe Nietzsches aus den Zwängen von Indoktrination, Ideologie und Moral freischwimmen möchte.

2. Gibt es gangbare Wege der Ethik in China?

Es ist eine ganz besondere Herausforderung, Kurse über Wirtschaftsethik ansprechend zu gestalten, zumal solche Angebote mit diversen Vorurteilen behaftet sind. Eine Frage, die sich im Geschäftsleben von China schnell aufdrängt, lautet ja, inwiefern man sich von Schmiergeldzahlungen fernhalten kann. Laut sind die Stimmen, welche mantramässig wiederholen, dass man ohne Korruption im Reich der Mitte unmöglich erfolgreich sein könne. So gilt es zunächst mit überzeugenden ökonomischen Argumenten greifbar zu machen, wie verheerend sich Korruption auf verschiedenen Ebenen der Gesellschaft auswirkt. Das Beispiel, das sich unmittelbar aufdrängt, ist die grassierende Wasser- und Luftverschmutzung. Es fehlt in keiner Weise an Umweltgesetzen. Doch die festeingespielte korrupte Bürokratie schiebt diese Gesetze vor sich her und trägt dazu bei, dass Böden, Wasser, Luft, wie auch Nahrungsmittel vermutlich noch viel stärker verseucht sind, als man das momentan weiss. Bezeichnend ist das Misstrauen, dass Chinesen ihrer eigenen Nahrung entgegenbringen. Das bezieht sich nicht nur auf den allgemein bekannten Milchskandal, als vor der Olympiade in Peking im Jahr 2008 kriminelle Banden die chemische Substanz Melamin in die Milch gemischt haben, was zur Erkrankung von hunderttausenden Kindern und einigen Todesfällen geführt hat. Wirtschaftsethik versteht sich zunehmend als Verbündete der erstarkenden Konsumentenbewegung und als Stimme derer, deren elementare Rechte missbraucht werden.

Auch was saubere und menschliche Arbeitsbedingungen betrifft, besteht Raum für Verbesserung. Seit einigen Jahren werden beispielsweise die Arbeitsbedingungen der Computerfirmen in der Schweiz untersucht, u.a. Acer, HP, Fujitsu-Siemens und Dell. Dabei kam sehr deutlich heraus, wie gravierend die Arbeitsgesetze verletzt wurden, etwa durch die Missachtung des Mitspracherechts von Gewerkschaften und unzumutbaren Arbeitsbedingungen. Immer wieder wird übersehen, dass China bereits 1995 Arbeitsgesetze erlassen hat, die 2008 verschärft wurden, und jedem anderen Land ebenbürtig sind.

Es ist nicht einfach nachzuweisen, dass Menschen bereit sind, höhere Preise für Produkte zu bezahlen, wenn klar erwiesen ist, dass diese unter menschenwürdigen Bedingungen hergestellt werden. Nur sehr punktuell scheinen Medien über schwerwiegende Missbräuche in Fabriken zu informieren, wie z. B. über die Kleider- und Sportschuhproduzenten. Tatsache ist leider, dass der Brand und Zusammensturz einer Kleiderfabrik in Bangladesh bei weitem kein Einzelfall ist. Es gibt eine Untersuchung der renommierten Georgetown Universität in Washington D.C. (www.georgetown.edu), bei der die Firma Alta Garcia im Fokus steht. Bei dieser in den Vereinigten Staaten angesiedelten Firma wird das Dreifache des üblichen Mindestlohns bezahlt, um gerechte und faire Arbeitsbedingungen in Textilfabriken zu gewährleisten. Erstaunlich ist vor allem, dass diese Firma bereits nach weniger als fünf Jahren die Profitmarge erreicht hat. Dabei setzt die Werbung nicht auf den üblichen Auftritt von Promis, sondern auf eine sachliche Berichterstattung mittels sozialer Medien wie Twitter, Facebook und YouTube.

3. Unterwegs zu einer Führungsethik

In einer sich ständig wandelnden Welt, und dies ganz besonders in China, ist eine neue Ethik gefragt, also eine Verwurzelung in Werten wie Integrität, Ehrlichkeit, Zuverlässigkeit, um den enormen Belastungen standzuhalten. Dass diese Werte notwendig sind, zeigt sich u.a. auch am Umstand, dass die Selbstmordrate von ausserordentlich erfolgreichen Managern in China sprunghaft gestiegen ist: Sie schienen alles erreicht zu haben vom sogenannten "C-Singapur Traum": CCCC: "car, cash, condominium, credit card", und stürzen sich dann aus dem Fenster. Zudem deutet eine Tendenz in eher kosmopolitischen Firmen darauf hin, von zu starr hierarchisch-autoritären Führungsmodellen wegzukommen. Gerade in einem Kontext, wo sich kein Wandel im gängigen politischen System abzeichnen scheint, schreitet man geradezu nach neuen Ansätzen einer Zivilgesellschaft im konkreten Alltag. Wie markant sich diese Zivilgesellschaft einen Weg bahnt, zeigt sich im wachsenden Einfluss der Konsumentenbewegung, die in Hong Kong und Macau bereits institutionalisiert ist mit den sogenannten "Consumer Councils". Anstoss dafür gaben die bereits erwähnten verschiedenen Nahrungsmittelskandale.

So werden Firmen zum Ort, wo ein partnerschaftlicher, fairer Umgang eingeübt werden kann. Wir müssen dabei bedenken, dass die Schweiz in der Regel in China einen ausgezeichneten Ruf genießt, zumal auch der durchschnittlich gebildete Chinese gut über die Schweiz informiert ist. Immer wieder hört man von Seiten der Chinesen, dass man sich ähnlich wie in der Schweiz, auch mehr Mitbestimmung im öffentlichen Leben wünscht. Ein wichtiger Bereich in der Umsetzung von ethischen Prinzipien sind Trainingsseminare, abgestimmt auf die spezifischen Probleme einer Industrie oder Firma. Dabei geht es auch darum, sich kritisch zu fragen, wie die Ethischen Standards den lokalen Verhältnissen angepasst werden können und wie sich Firmen, Verbände und Industriezweige gegen Rechtsklagen absichern können. Gegenwärtig ist beispielsweise zu beobachten, dass Klagen bezüglich sexueller Belästigung stark zunehmen. Die vorschnelle Behauptung, dass auch heute noch Sekretärinnen von ihren Chefs zum eigenen Vergnügen benützt werden können, kann durchaus auch etablierte Unternehmen durch Gerichtsprozesse an den Rand des Ruins bringen. Falls also klar kommuniziert wurde, welche Umgangsformen unakzeptabel sind für ein Unternehmen, dann ist es auch schwieriger, das Verfehlen eines Individuums auf deren Institution abzuwälzen.

4. Formen der Vermittlung von Wirtschaftsethik

Vielleicht steht man in Asien auch im universitären Umfeld unverkrampfter, wie vergleichsweise in Europa, neuen Entwicklungen von Wissensvermittlung in der Informationstechnologie gegenüber. Gerade der Boom im Bereich der online Kurse, im Fachjargon "MOOC", also "Massive Open Online Course", hat in den Vereinigten Staaten und China bereits einen Paradigmenwechsel ausgelöst. Besonders die Peking Universität und die Universität für Internationalen Handel und Ökonomie haben stark in diese neuen Kurse investiert, mit denen nicht zuletzt auch jene Zielgruppen erreicht werden können, die sich konventionelle Kurse kaum leisten können. Zudem wird klar, dass klassische Vorlesungen für visuell ausgerichtete Generationen zunehmend ungeeignet sind. Deshalb ist das Grundelement der neuen online Kurse ein 20 Minuten dauerndes Video, welches in klarer Übersicht die wesentlichen Lerninhalte mit Tabellen, Interviews und einer professionellen Präsentation vermittelt. Selbstverständlich kann damit nicht die persönliche Begegnung ersetzt werden. Auch ergänzende interaktive Elemente sind wichtig, um die Teilnehmenden nicht nur zur Wissensreproduktion zu zwingen, sondern auch zum innovativen Denken anzuregen. Man ist sich in China durchaus bewusst, wie innovationshemmend die Fixierung des Schulsystems auf rigide Prüfungsrituale ist. Trotzdem scheint man noch unbeholfen zu sein, wenn es um konkrete Vorschläge geht, das bestehende System zu ersetzen.

5. Zugänge zu den Quellen der Ethik

In einem Land, in welchem Religion nicht im öffentlichen Leben präsent ist, ist es zunächst naheliegend, dass der säkulare Zugang des Konfuzianismus mit den zentralen Werten von Achtung der Eltern, Integrität, Selbstkritik usw. einen soliden gemeinsamen Nenner schafft, der durchaus vereinbar und offen ist für Werte und Grundhaltungen, wie diese in den in China zugelassenen Religionen gefördert werden. Es ist interessant zu erleben, dass alle Religionen, besonders das Christentum, seit der wirtschaftlichen Öffnung Chinas Ende

der siebziger Jahre einen enormen Zulauf haben. Eine Kurzfassung der Bibel ("Geschichte der Bibel") war während vieler Jahre ein Bestseller. Inzwischen sehen auch Regierungsvertreter in den Religionen wichtige „Ressourcen“, um zentrale Werte wie Ehrlichkeit, Zuverlässigkeit, Treue usw. wieder zum Leben zu erwecken. Der China-Beobachter, P. Laszlo Ladanyi S.J. (1914-1990), Gründer der Zeitschrift "China News Analysis" hat bereits 1988 die Meinung vertreten, dass Christliche Soziallehre mit ihren Grundpfeilern von Solidarität, Subsidiarität, und Ausrichtung auf das Gemeinwohl Chinas in dieser Zeit wirtschaftlichen Wachstums eine notwendige Orientierung geben könne.

6. Der Ladanyi-Verein als Forum für Wirtschaftsethik im Kontext von China und für Zugänge zum modernen China

Das im letzten Jahr abgeschlossene Freihandelsabkommen zwischen China und der Schweiz ist sicher ein weiterer Hinweis auf die positive gegenseitige Wertschätzung der beiden Länder. Ich habe den Eindruck, dass der Durchschnittschinese viel über die grundlegenden Fakten der Schweiz weiss. Da China eher durch ihre Touristen ein „Chinabild“ in der Schweiz vermittelt, fällt auf, wie oberflächlich und zum Teil verzerrt das Bild von China aus Schweizer Sicht ist.

Ganz auf der Linie der Gesellschaft Schweiz-China habe ich im April 2008 mit Freunden den Ladanyi-Verein gegründet. Inspiriert vom Lebenswerk von P Laszlo Ladanyi SJ, welcher sich durch bahnbrechende Analysen der jüngeren Geschichte Chinas einen Namen unter China-Beobachtern gemacht hat, setzt sich der Verein zum Ziel, immer wieder Vorträge und Debatten über die jüngere Geschichte Chinas der letzten Jahrzehnte anzubieten. Dabei liegt ein besonderes Augenmerk auf der Frage, welche ethischen Ansätze in China zu entdecken sind, die immer noch im Westen zu wenig wahrgenommen werden und welche gangbaren Wege sich für Firmen erschliessen, die auch in einem stark wettbewerbsorientierten Umfeld wie in Asien ihren wirtschaftsethischen Verpflichtungen treu bleiben wollen. Es soll ein kleiner, doch nicht unbedeutender Beitrag geleistet werden, damit sich Schweizer Firmen besser in China positionieren können, wenn sie sich konsequent an die Arbeits- und auch Anti-Korruptionsgesetze halten und sich dadurch als verlässliche Partner der chinesischen Regierung erweisen. Von chinesischer Seite sehr willkommen, ist beispielsweise die Hilfe der Schweizer Regierung bei den massiven Umweltproblemen, insbesondere der katastrophalen Wasser- und Luftverschmutzung.

Chinesische Wissenschaftler haben sich auch hervorragend in die verschiedenen Sozialsysteme Europas und der Schweiz eingearbeitet, um einige Kenntnisse auch für ihr Land fruchtbar werden zu lassen.

10TH SUMMERCAMP SHANGHAI 2014

Un bref Chapeau de Helmut Reichen



Cérémonie d'ouverture du Camp d'été le 15 juillet 2014

Vom 15. bis 24. Juli 2014 hat in Shanghai das 10. Internationale Sommerlager für Jugendliche stattgefunden. Anfangs 2013 hat das Schweizerische Generalkonsulat in Shanghai die Gesellschaft Schweiz-China, GSC, angefragt, ob dieses Summercamp der SPAFFC auch für junge Schweizerinnen und Schweizer von Interesse sein könnte. Die Kosten für den Aufenthalt in Shanghai werden voll von den Organisatoren übernommen. Die Teilnehmenden haben also lediglich für die Flugkosten aufzukommen.

Drei Gymnasiastinnen aus Alpnach, Rotkreuz und Sion sind begeistert von ihrem Aufenthalt im Sommer 2013 in die Schweiz zurückgekehrt. Gestützt auf diese ersten positiven Rückmeldungen hat die GSC alle eidgenössisch anerkannten Gymnasien auf das Summercamp 2014 hingewiesen. Die Anzahl der möglichen Teilnehmenden aus der Schweiz war von der SPAFFC festgelegt worden. Aus fast 20 Bewerbungen konnten deshalb nur sechs Schülerinnen und Schüler am Lager teilnehmen: Die jungen Vertreterinnen und Vertreter der Schweiz aus Courtedoux, Egg bei Zürich, Hünenberg, Lausanne, Schmitten und Tifers haben spannende Tage im sommerlichen Shanghai erlebt. Die anlässlich der beiden vorbereitenden Zusammenkünfte in der Schweiz geweckten Erwartungen wurden voll erfüllt oder übertroffen. Stellvertretend für die Teilnehmenden am Summercamp 2014 berichtet Émile Maerten von seinen vielseitigen Erlebnissen. Das Summercamp 2015 der SPAFFC findet voraussichtlich vom 14.-23. Juli statt. Die Ausschreibung geht anfangs Januar 2015 an alle schweizerischen Gymnasien

Helmut Reichen, Mitglied des Vorstands der Gesellschaft Schweiz-China

Compte rendu d'Émile Maerten

La Shanghai People's Association for Friendship with Foreign Countries ou encore SPAFFC est une association qui invite une fois par année depuis 10 ans une centaine de jeunes de vingt pays différents pour promouvoir la Chine. Ce camp se déroule dans la ville de Shanghai et a pour but principal d'établir des liens d'amitié entre les jeunes du monde entier. Cet été, j'ai eu la chance d'être un des six participants suisses à participer à cette expérience incroyable. C'est grâce à M. Helmut REICHEN de la Société Suisse-Chine, qui a pris en charge la mise sur pied de cette délégation suisse, et à M. Gérald BÉROUD de la Section romande de la Société Suisse-Chine, que j'ai pu y être associé. Les organisateurs de la SPAFFC ont fait un immense travail: toujours souriants, présents et ponctuels, tout en laissant aux participants une agréable liberté. Lors de notre arrivée à Shanghai, nous avons été émerveillés par la ville. En effet, Shanghai est une belle mégalopole. Ce que j'ai trouvé dommageable par contre, est que la ville est très oc-

cidentalisée. Cela m'a étonné et j'ai eu l'impression de ne pas avoir vu « la Chine ». Sa pollution est tout aussi présente et le trafic va dans tous les sens... je ne comprends pas comment ils font ! Les beaux quartiers, quant à eux, sont d'une modernité splendide. Alors que la semaine nous résidions tous dans le même hôtel, nous avons aussi eu la chance de pouvoir loger durant un week-end dans une famille chinoise, ce qui nous a permis de connaître sa vie quotidienne. Grâce à ce séjour, j'ai vu les différences existant entre les cultures occidentale et orientale. Par exemple, beaucoup plus d'heures d'études pour les enfants, non seulement à l'école mais également à domicile, ce qui a, de mon point de vue, un effet néfaste sur la vie familiale. Non seulement, ces enfants sont tous enfant unique mais ils disposent de peu de temps libre. Un autre aspect frappant est la culture culinaire. Au restaurant, les clients sont servis très rapidement car le personnel est nombreux, tant dans les cuisines que pour le service. La qualité reste pour autant tout aussi élevée: nous nous sommes régalés! Des choses que je n'aurais pas remarquées si nous avions seulement été logés à l'hôtel. Durant le camp, nous avons pu voir des monuments impressionnants, tel le palais d'art de Chine qui fut le pavillon chinois durant l'exposition universelle de 2010. Ce palais est maintenant un musée qui vaut très certainement le détour. Le village Tianzifang ou encore la tour de télévision La Perle de l'Orient, qui se situe dans le tout nouveau quartier des affaires, sont également des lieux qu'il faut avoir vus. Nous avons aussi pu faire connaissance avec la culture chinoise en cuisinant, en pratiquant des arts martiaux et en participant à une initiation à la calligraphie chinoise. Grâce aux participants présents, nous avons également connu d'autres cultures. Tous ensemble nous avons pu discuter, comparer et trouver ses spécificités nationales, ce qui était extrêmement enrichissant. Ce voyage m'a également permis de pouvoir pratiquer les langues que j'apprends, notamment le chinois, l'anglais, l'allemand et même l'italien. Sur les 106 participants, une vingtaine apprenait le mandarin. En France, il est possible de prendre comme 2ème langue étrangère le chinois, quelque chose que j'ai trouvé fort intéressant et dont je vais parler dans mon gymnase. Dans les autres pays, les quelques participants ayant la chance d'apprendre le chinois sont obligés de le faire en privé.

Finalement, ce camp fut une expérience exceptionnelle. J'ai fait la connaissance de gens très intéressants et en suis revenu avec pleins d'amis du monde entier ainsi qu'une connaissance du mandarin plus développée. Ce voyage m'a également fait découvrir la culture occidentale, que je voyais différente, mais qui m'a cependant séduit.

Émile MAERTEN, élève du Collège de Béthusy à Lausanne



Lu Jin, Chemikerin an der ETH Zürich, betreibt chinesische Musik (Guzheng) als Hobby

„KREATIVER, AKTIVER UND GENAUER“

Was chinesische Studierende vom Studienort Schweiz erwarten

Von Xun Wei

Fotos: Ting Zhou, Xia Meng

Schweizer Hochschulen bieten eine gute Lehre, hervorragende Betreuung und eine ausgezeichnete Ausstattung. Doch alles ist teuer: Besonders die Lebenshaltungskosten sind hoch. Trotzdem zieht die Schweiz immer mehr Studierende aus China an. Im Herbstsemester 2013 schrieben sich rund 1'060 junge Chinesen an 12 Staatlichen Hochschulen der Schweiz ein, davon u.a. 450 in Zürich (an der ETH Zürich und Universität Zürich) und 230 in Lausanne (an der EPFL und Universität Lausanne). Zum Vergleich, vor fünf Jahren waren es gerade mal die Hälfte. Bevorzugte Fächer sind Maschinenbau, Biologie und Wirtschaft.

Wieso die Schweiz?

Eigentlich ist die Schweiz nicht die erste Wahl, um ein Auslandsstudium zu absolvieren. Immer noch gehören englischsprachige Länder, wie die USA und Grossbritannien traditionell zu den bevorzugten Zielen.

Doch mit der Entwicklung von speziellen akademischen Projekten, z.B. die „Sino-Swiss Science and Technology Cooperation“ (SSSTC), gibt es zwischen China und der Schweiz auf dem Gebiet der wissenschaftlichen Zusammenarbeit lohnende Perspektiven. Die SSSTC wurde 2003 nach

der Unterzeichnung des „Memorandum of Understanding“ vom Schweizer Staatssekretariat für Bildung und Forschung (SBF) und dem chinesischen Ministerium für Wissenschaft und Technologie gegründet. So können Studenten von chinesischen Top-Universitäten diese Forschungsprojekte in der Schweiz jetzt aus erster Hand kennen lernen und sich an ihnen beteiligen. Das hat das Interesse an der Schweiz in Schwung gebracht. Fangxia Lu, Präsident des Vereins der chinesischen Studierenden in Zürich, bestätigt das rege Interesse aus China am Studienort Schweiz. Er selbst strebt eine Promotion in Bauingenieurwissenschaften an der ETH Zürich an. „Ich war an der Tongji Universität in Shanghai und habe durch wissenschaftliche Kooperationsprojekte die Forschungsgruppe an der ETH Zürich kennengelernt. Da habe ich beschlossen, nach meinem Masterstudium eine Doktorarbeit an der ETH zu machen.“

Wie steht es mit der Finanzierung?

Natürlich ist die Ausbildung mit Kosten verbunden. Die Studienkosten an den staatlichen Hochschulen in der Schweiz sind vergleichsweise niedrig, z.B. an der ETH Zürich 1'288 CHF pro Jahr für Bachelor- und Master-Programm (inkl. Schulgeld und obligatorische Semesterbeiträge). Dafür

schlagen aber die Lebenshaltungskosten zu Buche. Für Studenten aus China sind besonders die Wohnkosten extrem hoch. Jährlich ist ungefähr mit Ausgaben von CHF 20'000 – 30'000 für Studien- und Lebenshaltungskosten je nach Studienort zu rechnen.

Weitere Informationen: www.crus.ch/information-programme/studying-in-switzerland.html?L=2#8_Costs

Es gibt zwei Möglichkeiten für chinesische Studenten ihren Studienaufenthalt in der Schweiz zu finanzieren: Selbstfinanzierung (自费) und Stipendien von der chinesischen Regierung (公费).

Selbstfinanzierte Master- und Bachelor-Studiengänge haben einen schweren Start. Das weiss auch die Master Studentin Xiaoyu Chen. Sie belegt das Fach Materialwissenschaft an der ETH Zürich. Ihre Eltern zahlen alle Kosten. „Von der ETH bekomme ich einen einmaligen Zuschuss von 6'000 CHF. Neben dem Studium noch irgendwo in Teilzeit zu arbeiten, stelle ich mir anstrengend vor“, sagt Chen. „Das Studium verlangt im Unterricht und bei der Projektarbeit alle Aufmerksamkeit und volles Engagement. Da ist keine Zeit mehr für anderes. Dank meiner Eltern kann ich mich ganz auf mein Studium konzentrieren.“

Herr Yuebin Liu, Mitarbeiter an der chinesischen Botschaft in Bern, ist verantwortlich für die Stipendienprogramme im Austausch China-Schweiz. Für die deutschsprachige Schweiz gibt er Auskunft: „Die Regierungsstipendien, die vom „China Scholarship Council (CSC)“ verwaltet werden, unterstützen die Studierenden, meist Doktoranden, mit 1'900 CHF pro Kopf und Monat. Dafür benötigen sie eine Einladung eines Professors, des Doktorvaters, an eine Schweizer Universität und natürlich die Empfehlung einer chinesischen Hochschule. Die Anzahl solcher Regierungsstipendien variiert jedes Jahr.“

Für Doktoranden dagegen ist die Finanzierung einfacher: In den meisten Fällen bezahlen sie kein Schulgeld, sondern erhalten sogar durch vermittelte Aufträge ihres Doktorvaters einen Lohn. Selbstfinanzierte Doktoranden brauchen also keine Unterstützungen von ihren Familien aus China. Manche Doktoranden mit Regierungsstipendien bekommen zusätzlich zu den 1'900 CHF von der chinesischen Regierung noch Zuschüsse vom Doktorvater.

Was wird vom Aufenthalt in der Schweiz erwartet?

Das Studium in der Schweiz ist sehr verschieden von dem in China. Während man an einer chinesischen Universität vor allem Vorlesungen und Prüfungen absolviert, bieten die Schweizer Universitäten noch andere Unterrichtsformen, wie Seminare, Vorträge, Studien- oder Projektarbeiten, usw. an. Diese Umstellung fällt den meisten Studenten aus China schwer, besonders am Anfang. Ying Liu studiert Statistik an der Universität Zürich. Sie erzählt von ihrem ersten Mastersemester in der Schweiz: „In China kann ich ohne Mühe zehn Vorlesungen in einem Semester besuchen. Hier schaffe ich knapp die Hälfte mit enorm viel Arbeit und wenig Schlaf. An einer Schweizer Universität muss man kreativer, aktiver und genauer sein als an einer chinesischen Universität.“

„In China sind weniger Bildungsressourcen verfügbar als in der Schweiz, z.B. darf ich bei den elektronenmikroskopischen Experimenten in China immer nur zuschauen. Hier habe ich schon an den ersten Tagen im Labor die Elektronenmikroskopie selber durchgeführt, natürlich mit Hilfe von erfahrenen Kollegen“, sagt Lu Jin, Doktorandin in chemischer Reaktionstechnik und Trennverfahren an der ETH Zürich. „An meinem ersten Arbeitstag war ich schwer beeindruckt, dass eine Schweizer Kollegin Gabelstapler fahren kann, unglaublich!“

Aller Anfang ist schwer, besonders in einem neuen Land. Das gilt nicht nur fürs Studium, sondern auch fürs Privatleben. Xiaoyu Chen erzählt: „Das erste Mal in der Migros war ich schockiert, wie teuer alle Sachen sind, besonders das Fleisch. Schliesslich habe ich meinen Korb mit „Low-Budget“-Produkten gefüllt.“

„Für mich war die Wohnungssuche das grösste Problem“, so Fangxia Lu. „Ist kaum vorstellbar, dass man in Zürich ein Empfehlungsschreiben braucht, um sich für eine Wohnung zu bewerben. Auch das sonntägliche Waschverbot fand ich ziemlich mühsam. Trotzdem versuche ich, die Schweizer Regeln zu respektieren. Ich bin mir ziemlich sicher, dass die Schweizer in China mehr als eine Sache ungewöhnlich finden. Andere Länder, andere Sitten.“

Und die Zukunft?

Chinesische Studenten mit ausländischen Bildungsabschlüssen werden in China „Haigui (海归, Wortspiel 海龟: Meeresschildkröte)“ genannt. „Hai (海)“ bedeutet das Meer, „Gui (归)“ heisst Rückkehr. In den Neunzigerjahren brauchten sich die Absolventen nach ihrer Rückkehr keine Sorgen um einen adäquaten Arbeitsplatz zu machen. Doch durch die steigende Anzahl von chinesischen Studenten im Ausland werden sie heutzutage „Haidai (海待, Wortspiel 海带: Seetang)“ und „Dai (待)“ bedeutet warten, genannt.

Zhuoxiang Zhang studiert Polymerwissenschaft am Paul Scherrer Institut (PSI). In zwei Monaten wird er seine Doktorarbeit abschliessen. „Ich freue mich sehr auf meine Rückkehr in die Heimat. Aber vielleicht nicht sofort. Gleich nach dem Studium hätte ich nämlich kaum Chancen auf dem Arbeitsmarkt in China. Ich habe einen Job hier in der Schweiz angenommen, um Berufserfahrungen zu sammeln. Nach ein paar Jahren werde ich noch besser qualifiziert sein, um mich für eine erfolgreiche Karriere in China zu bewerben.“

Dr. Xun Wei, Chemikerin und Koordinatorin, Vorstandsmitglied der ACSSZ (Association of Chinese Students and Scholars in Zurich) und CASTS (Chinese Association of Science and Technology, Switzerland)

DER PORTUGIESISCHE SÜNDENFALL

Das schwierige Verhältnis der Konfuzius-Institute zur Freiheit der Bildung



Von Claudia Wirz
Foto: Archiv GSC

Bildung ist nie wertfrei. Das gilt auch für die an den Konfuzius-Instituten vermittelten Inhalte. Es wäre naiv zu glauben, die Institute folgten keinem politischen Plan. Ein unschöner Vorfall hat bestätigt, was viele Kritiker schon immer ahnten.

Wer Mitte der 1980er Jahre in der Volksrepublik China Chinesisch gelernt hat, konnte dank den chinesischen Lehrmitteln viel über die Wohltaten des Sozialismus lernen. Die Lehrtexte erzählten rührige Geschichten wie etwa jene über Lenin, der dem abgemagerten frierenden Bauern seinen Mantel überlässt, obwohl er selber friert. Eine sozialistische Uminterpretation der christlichen Nikolaus-Legende. „Revolution“, „Befreiung“, „Arbeiter“ oder „Fabrikbesuch“ gehörten zu den allerersten Vokabeln, die wir Anfänger damals büffelten.

„Wer einen Fehler gemacht hat und ihn nicht korrigiert, begeht einen zweiten.“

Konfuzius (551-479 v.Chr.), chin. Philosoph, wegweisend für die Gesellschafts- u. Sozialordnung Chinas

Auch die Wörterbücher leisteten mit ihren Beispielsätzen „Patriotismuserziehung“, um ein Fach zu nennen, das es an Chinas Volksschulen tatsächlich gibt. Nehmen wir das harmlose Nomen „Ankunft“ (daolai). Im „Neuen chinesisch-deutschen Wörterbuch“ (Beijing, 1985, 10. Auflage 2004) gibt es dazu folgenden Beispielsatz: „Das Herannahen eines neuen revolutionären Aufschwungs willkommen heissen“ (Yingjie Geming xin Gaochao de Daolai). Oder nehmen wir die Wendung „man kann sagen, dass“ (kewei), die das Wörterbuch folgendermassen erklärt: „Man kann sagen, dass die Partei ihr Bestes getan hat, um ihn zu erziehen und zum Besseren zu bekehren“ (Dang dui ta de Jiaoyu Huanjiu kewei renzhi yijin).

Darüber nur zu schmunzeln, wäre reichlich naiv. Es handelt sich hier um ein äusserst durchdachtes System der Vermittlung normativer Bildungsinhalte, die bald subtiler, bald direkter in die Hefte der fremdsprachigen Chinesischschüler diktiert werden. Diese Inhalte prägen das Chinabild von ganzen Kohorten von ausländischen Studenten in China. Je mehr Leute Chinesisch lernen, desto weiter reicht dieses von Beijing definierte Chinabild. Und seit es an den Universitäten weltweit Konfuzius-Institute (KI) gibt, braucht man nicht mal mehr nach China zu reisen, um dieses Bild vorgelesen zu bekommen.

Seit es Konfuzius-Institute gibt, also seit 10 Jahren, monieren die Kritiker das politische Programm hinter den Instituten. Jene Universitäten, die sich dennoch für ein KI entschie-

den haben, konterten, es habe noch nie einen Fall von Einmischung oder Zensur gegeben. Natürlich, meint etwa der Erlanger Sinologieprofessor Michael Lackner, könne man im KI weder Tibet noch Taiwan oder Tiananmen thematisieren; doch dafür bleibe an den universitären Instituten genug Raum.

Diese Meinung darf nun als widerlegt betrachtet werden, seit Xu Lin, die Chefin aller Konfuzius-Institute im Range einer Vizeministerin, einen groben Zensurversuch unternommen hat. An einer Konferenz der European Association of Chinese Studies (EACS) vom Juli dieses Jahres in Portugal liess die Funktionärin in einer Nacht-und-Nebel-Aktion am Vortag der Tagung alle Exemplare der Tagungsunterlagen einsammeln und in ihr Hotelzimmer bringen. Dort riss sie Seiten aus der Tagungsdokumentation heraus, die ihr missfielen. Es ging dabei unter anderem um Inhalte aus Taiwan. Besonders pikant: Die Tagungsteilnehmer hatten einen Teil der Unterlagen selber durch ihre Mitgliederbeiträge finanziert; der andere Teil kam dank zahlreichen Sponsoren, darunter neben der VR China auch Taiwan und viele andere, zustande. Die Vizeministerin vergriff sich also nicht nur an der akademischen Freiheit, sondern auch an fremdem Eigentum.

Die Reaktion auf diesen Eklat durch die EACS kam postwendend. Ein scharfes Protestschreiben, das öffentlich ist, verurteilt den Übergriff in deutlichem Ton. Es versteht sich von selbst, dass die Tagungsleitung die verstümmelten Unterlagen wiederherstellen konnte.

Dieser Vorfall hat auch Auswirkungen auf das seit langem geplante KI an der Universität Zürich. Es ist bis auf weiteres auf Eis gelegt (Stand Ende September 2014). Solange der Verdacht im Raum steht, China könnte politischen Einfluss auf die akademische Freiheit nehmen, dürfte sich daran nicht viel ändern. Neue Kritik an den KI kommt auch aus den USA und Kanada. In einer Erklärung vom Juni 2014 kommt die Amerikanische Vereinigung der Universitätsprofessoren zum Schluss, dass die Konfuzius-Institute durch ihr Recht auf Berufung von Dozenten und das Vorschreiben von Lehrplänen die Integrität und Unabhängigkeit der Universitäten untergraben hätten.

Und was man wohl in China über diese ganze Sache denkt? Der Portugiesische Sündenfall der Xu Lin jedenfalls wurde auch im chinesischen Internet als „peinlich“ kommentiert. Man darf gespannt sein.

Claudia Wirz, Sinologin und Journalistin, Zürich, Vorstandsmitglied der Gesellschaft Schweiz-China

TANZENDE KRANICHE IM SCHATTEN ANMUTIGER BÄUME

梁国荣 - 当代国画名家

Liang Guorong - Landschaftsmaler und Kalligraf im modernen China



Von Margrit Manz

Fotos: Liang Guorong, Wolfgang Byland

Von Liang Guorong, dem chinesischen Maler und Kalligrafen aus Foshan, hatte ich bisher nur wenige Tuschezeichnungen gesehen, deren poetische Namen wie „Abendwind“, „Am Himmel schweben“ oder „Gefährte der Unsterblichkeit“ sich mir jedoch eingepägt hatten. Der auf Landschaftsmalerei spezialisierte Künstler, las ich in den sparsamen biografischen Daten, sei mehrfach preisgekrönt, sehr produktiv und präsent in jährlichen Ausstellungsreihen.

Im alten China hat die Landschaftsmalerei „shan shui hua“ einen historischen Platz. Ihre typischen Motive von Bergen und Flüssen, sowie deren Spannung und Harmonie zwischen höchst unterschiedlichen Elementen, sind dem philosophischen Konzept der traditionellen chinesischen Kunst eng verbunden. Was aber bewegt einen modernen Künstler, wie Liang Guorong, sich heute mit diesem traditionellen Handwerk zu beschäftigen? Wie ordnet sich sein Werk in die aktuelle Kunstszene Chinas ein und wie reagiert der Kunstmarkt darauf?

Fragen, die ich endlich Gelegenheit haben werde, zu stellen. Liang Guorong hat mir ein Interview in seiner Heimatstadt Foshan zugesagt und hatte hinzugefügt, dass wir Zeit hätten bis das Museum schliesst. Wie das gemeint ist, erfahre ich als ich mich zu seinem Atelier in der Songfeng Road im Chancheng District durchfrage. In der Tat, sein Atelier befindet sich im Liang's Garden Museum von Foshan. „Nach der abendlichen Schliessung werden auf dem Gelände die Wachhunde losgelassen“, meint Liang Guorong. „Wir sollten uns also zeitlich sputen.“

M. Manz: Wie haben Sie diesen besonderen Platz, ein Atelier im Museum, bekommen? Gut abgeschirmt gegen unerwartete Besucher. Jeder muss Eintritt zahlen, der zu Ihnen will. Viele Künstler suchen eher Atelieregemeinschaften, um zu arbeiten. Wie bekommt Ihnen die Abgeschlossenheit hier?

Liang Guorong: Der Liang-Garden war schon vor 300 Jahren ein legendärer Ort für die Kunst. Von einem Gelehrten und Künstler damals als Privatgarten angelegt, gehört er heute zum öffentlichen Museum von Foshan. Um die ehemals künstlerische Atmosphäre wiederzubeleben und das kulturelle Schaffen vor Ort zu fördern, wurden regionalen Künstlern hier Ateliers kostenfrei zur Verfügung gestellt. 2011 bin ich eingezogen. Wir sind eine sehr unterschiedlich arbeitende Künstlergemeinschaft, doch alle legen Wert auf ihr Ungestörtsein. Kreativität entsteht am besten in der Abgeschlossenheit. Ist es nicht so?

Der „Lebens-Atem“ in der chinesischen Malerei

Die berühmten Berg-Wasser-Gemälde erzählen auch vom Naturverständnis der jeweiligen Epoche, beschreiben die Einheit von Mensch und Natur im Daoismus oder das Gleichgewicht von Yin und Yang, das die Lebensenergie am fließen hält. Gehört die Landschaftsmalerei mit ihrer idealisierten Einheit von Natur und Mensch der Vergangenheit an?

M. M.: „Die Natur ist in mir“ lautet der Titel einer Ihrer Ausstellungen und des dazugehörigen Buches. Was bedeutet die Natur für Sie? Wie passt sie zwischen die Buchdeckel?



Tanzende Kraniche im Schatten anmutiger Bäume

G. L.: Die Natur ist für mich die geistige Quelle des kreativen Schaffens, denn sie ist unerschöpflich. Egal, wie viele Bücher herausgegeben werden, der Natur kann man nur annähernd gerecht werden. Es braucht eine respektvolle Betrachtung, besser gesagt Kontemplation, um die Schönheit der Natur in all ihren Facetten zu erkennen und eine adäquate künstlerische Entsprechung dafür zu finden.

M. M.: „Üppig grüne Berge im Süden“ (1998), „Goldener Sonnenschein“ (2002), „Wolkenverschleiertes Gebirge im goldenen Glanz“ (2011). Die Titel der Ausstellungen so scheint es, haben mit einer inneren Saison zu tun, wie ein biografischer Weg vom Frühling zum Herbst. Spielt hier das Gefühl des Älterwerdens eine Rolle?

G. L.: Grundsätzlich nicht. Eher ist es ein etappenweiser Versuch mit neuen Ausdrucksformen zu experimentieren, z.B. durch Einsatz von Goldgelb, eine der in der klassischen Malerei selten eingesetzten Farbe. Meine biografisch anmutenden Titel sind keine Schaffensphasen wie z.B. bei Picasso, wo sie durch bestimmte Farben hervorgehoben wurden. Aber über 50 zu sein, ist doch kein Alter, oder? Da ist der klassische chinesische Künstler gerade in der hochkreativen Phase angekommen, kann seine Erfahrungen einsetzen und den künstlerischen Ausdruck verfeinern und vertiefen. Viele Künstler haben erst spät Berühmtheit erlangt, sowie eine Unverwechselbarkeit ihres Stils.

Liang Guorong, geboren 1958, wuchs in seiner Heimat Nanhai/Provinz Guangdong zwischen Bächen und Reisfeldern auf. Bereits als Kind hatte er Kalligrafie- und Malunterricht bei seinem Vater, einem bekannten Kalligrafen der Gegend.

In der Zeit der Kulturrevolution war für den Jugendlichen die Beschäftigung mit traditioneller chinesischer Kunst dann kaum noch möglich, aber Liang blieb seinen Malutensilien treu. 1990 konnte er endlich sein Studium der chinesischen Malerei an der Kunstakademie von Guangzhou und danach am Kulturinstitut in Beijing abschliessen.

Heute gehört Liang Guorong längst zu den etablierten und renommierten Künstlern des Landes. Für sein Werk hat er nationale und internationale Auszeichnungen erhalten. 2006 erhielt er vom Kulturdepartement der Stadt Foshan eine finanzielle Anerkennung von 300'000 RMB für die „erfolgreiche Weiterentwicklung der traditionellen chinesischen Kunst“. Seit 2013 ist er stellvertretender Präsident der Künstlervereinigung von Foshan.

Er weiss, dass er das Leben in der Gemeinschaft ebenso braucht, wie die Zurückgezogenheit zum Arbeiten. Kontakte nach aussen sind wichtig. „Dazu gehören auch akademische und künstlerische Anlässe, wo man sich mit anderen Künstlern austauschen und dazulernen kann“, sagt er.

„Die Leere ist der eigentliche Schauplatz, an dem sich Verwandlungen vollziehen.“

François Cheng

Liang Guorong befestigt einen grossen Bogen Papier an der Wand und fängt mit leichten Strichen an zu zeichnen, während er erzählt. Seine Geschichten werden zu zarten Zeichen, verbinden sich vor meinen Augen zu neuen Sujets, ein Blatt wird eine Ranke wird ein Kürbis wird...

Der Maler zeigt keine Angst vor leeren Flächen, sie werden später ausgefüllt oder gar nicht. Während im westlichen Verständnis ein leeres Blatt als „unvollständig“ gilt, räumt Liang Guorong seinem Papier bewusst eine Leere ein. Die weisse Fläche bietet Platz zum Meditieren und „gibt Kraft zur Verwandlung“, sagt Laozis „Tao te King“. Ein Yin und Yang Prinzip erfüllt sich!

M.M.: Wie ist Ihr Malen entstanden? Wo hat es begonnen? Mit welchen Materialien arbeiten Sie gerne?

L. G.: Meine Freude am Malen scheint angeboren zu sein. Dieses tiefgehende Interesse hat mich bis heute nicht verlassen. Ich arbeite mit den typischen Materialien der chinesischen Malerei, die sich über die Zeiten hinweg nicht geändert haben: chin. Seidenpapier, chin. Pinsel, chin. Tusche, Farben speziell für die chin. Malerei. Wobei heute, das muss man schon sagen, deutlich weniger Ansprüche an die Qualität von Farben gestellt werden. Früher unterschied man viel strenger zwischen mineralischer und pflanzlicher Farbe. Manche Künstler stellten sogar ihre eigenen Farben her.

Die Öffnungspolitik seit den 1980ern brachte China nicht nur einen wirtschaftlichen Aufschwung, sondern öffnete auch neue Türen für Ideen, Theorien, Methoden und For-



Von Bergen und Wolken

men in der Kunst und Kultur. Diese neu gewonnene Freiheit förderte auch die Entwicklung der chinesischen Avantgarde mit ganz eigenen Ausdrucksformen und Stilen. Ihre Werke haben nicht nur in internationalen Auktionshäusern hohe Preise erzielt, sondern sich auch thematisch mit dem Kulturerbe Chinas auf besondere Weise auseinandergesetzt.

Chinesischer Kunstmarkt hat Hochkonjunktur

M. M.: Welche Tendenzen in der aktuellen chinesischen Kunst beobachten Sie derzeit? Wie ordnen Sie Ihr Werk und Ihren Stil darin ein?

L. G.: Heute spricht man viel von der Rückkehr zur Tradition und besinnt sich wieder auf die eigenen Wurzeln. Es ist noch gar nicht lange her, da wurde die eigene Tradition eher ignoriert. Das galt nicht nur für die Kunst. Ich kann diesen Weg gut nachvollziehen. Anfangs wollte ich auch von der westlichen Malerei profitieren, doch heute ist mir die eigene Tradition wichtiger.

M.M.: Wertschätzung und Wert von Kunst sind zweierlei Mass. Welche Trends beobachten Sie auf dem chinesischen und internationalen Kunstmarkt?

L. G.: Der Begriff Kunst ist sehr umfassend. Ich kann nur über die klassische chinesische Malerei sprechen, die unterdessen zu einer der meist gefragtesten Investitionsmöglichkeiten geworden ist. Man sieht die hohe Wertsteigerung und investiert wie nie zuvor. Speziell die klassische chinesische Malerei erzielt auf Auktionen beeindruckende Preise. Wir befinden uns jetzt erst am Beginn dieses Trends, der voraussichtlich noch lange Zeit anhalten wird.

Schweizer Alpen mal auf Chinesisch

Bevor wir uns verabschieden erzählt Liang Guorong von einem Traum, den er schon lange hegt. Er möchte für einige Wochen in die Schweizer Alpen kommen, um dort mit chinesischen Materialien, wie Tusche und Pinsel, aber auch mit dem chinesischen Blick die Schweizer Alpen neu entwerfen. Vielleicht entsteht so aus der westlichen Horizontale eine östliche Vertikale!



...wie ein Bild entsteht

M.M.: Woher kommt dieser Wunsch?

L. G.: In der klassischen chinesischen Malerei gibt es für Landschaften ganz typische Darstellungsformen. Wenn der Schweizer Betrachter z.B. seine eigenen vertrauten Landschaften auf den Bildern wiederfindet, die aber mit chinesischem Pinsel und Augenmass neu gestaltet sind, erleichtert das eher den Zugang zur chinesischen Malerei und Arbeitsweise der Künstler. Sich dem Fremden sozusagen über das Vertraute annähern! Ähnliche Projekte gab es schon.* Man zeigte jedoch die entstandenen Bilder oftmals nur in China. Das brachte dem chinesischen Betrachter, ausser vielleicht vom Sujet her, nichts neues. Interessanter ist natürlich, wenn die Bilder direkt in der Schweiz entstehen und auch dort ausgestellt werden. Nur so kommt es zur intensiven und persönlichen Begegnung zwischen Betrachter und Künstler.

Es kommen viele Besucher zu mir ins Atelier, darunter auch einige aus der Schweiz. Nach meiner Einführung und praktischen Demonstration haben sie die chinesische Kunst besser verstanden. Diesen Zugang würde ich gerne allen interessierten Menschen ermöglichen.

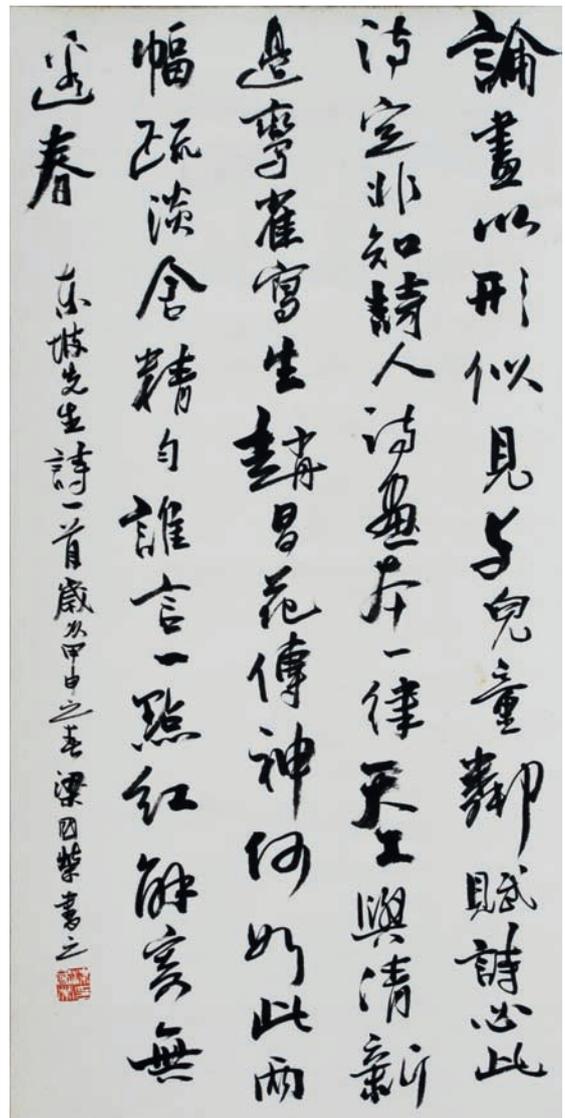
M.M.: Wie würden die Schweizer Alpen auf dem chinesischen Papier denn aussehen?

L. G.: Diese Frage lässt sich erst beantworten, wenn ich in der Schweiz vor den Bergen und Gewässern stehe. Erst dann kann ich mich für die geeignete Darstellung der Landschaft entscheiden. Ich brauche die direkte Resonanz zwischen mir und der Umwelt.

Draussen ist es bereits dunkel geworden. Liang Guorong bringt mich zum Museumsausgang. In der Ferne ist leises Gell zu hören.

M.M.: Gibt es denn in nächster Zeit eine Möglichkeit, Ihre Bilder in der Schweiz zu sehen und Sie vielleicht sogar bei einer Vernissage anzutreffen?

L. G.: Werke zum vorhergehenden Thema würde ich natürlich gerne in der Schweiz zeigen. Aber um das Projekt zu realisie-



...und Kalligrafie

ren, fehlen mir noch Sponsoren. Als freischaffender Künstler kann ich solch ein Vorhaben nicht alleine stemmen. Ich hoffe, eine Unterstützung für die Realisierung des Projekts zusammenzubekommen.

Werke von mir können Sie im ChinaHouse bei Basel sehen. Eine erste Ausstellung ist dort im November 2014 geplant. Falls ich an der Vernissage teilnehmen kann, freue ich mich sehr auf ein Wiedersehen mit den Schweizer Kunstfreunden.

Margrit Manz, Journalistin, Mitglied des Redaktionsteams RUIZHONG, Zürich und Berlin

* RUIZHONG berichtete über chinesische Maler in der Schweiz „La Fondation Alpes – Encre de Chine“ in der Ausgabe 1/2013



DAS LEBEN DES HERRN LU, (TEIL 1)

oder die wechselvolle Geschichte einer Kampfgrille

Von Ouyang Xiao (欧阳潇)

Foto: Christian Fuchs

Grillen waren die bevorzugten Haustiere der chinesischen Kaiser. Auch heute ist die Tradition noch quicklebendig und eine Wissenschaft für sich. Wenn Sie also noch nie etwas von einem „Gelbäugigen Großflügler in Kandis-Violett“ gehört haben, dann lesen Sie die Geschichte von Ouyang Xiao und seiner Grille, Herrn Lu.

Der Handel

Herr Lu ist eine Grille aus dem ländlichen Umland Pekings. Ich erwarb sie von einer bekannten „Gefäßmeisterin“ (罐家) auf dem Shilihe-Markt (十里河市场). In der Regel braucht ein Laie wie ich für den ersten Kauf einen Mittelsmann, und so bat ich Big C, meinen Walnushändler von der Ochsenstraße (牛街), mitzukommen. Big C war früher einmal Ringer im mandschurischen Stil und versteht es ausgezeichnet, die ausgefallensten Dinge aufzutreiben. Die unverzichtbarste Eigenschaft eines Vermittlers besteht jedoch darin, den optimalen Ansatzpunkt in der Kette aus Angebot und Nachfrage zu finden. Big C ist selbst begeisterter Sammler und versessen darauf, ein paar Prachtgrillen, die ihren Zenit bald überschritten haben, in die Finger zu bekommen. Doch der Preis für ein solches Insekt reißt ein tiefes Loch in die geheimen Ersparnisse eines Familienvaters. Zudem hat Big C seit mehr als zwei Wochen keine Walnuss mehr verhökert und braucht Geld, um sein Lager im Herbst wieder aufzustocken. Mein optimaler Ansatzpunkt liegt genau zwischen seinem sehnlichsten Wunsch, sich eine zirpende Grille in die Tasche zu stecken, und der absoluten Notwendigkeit, weiter Walnüsse zu verkaufen.

Die „Gefäßmeisterin“ ist eine Frau in den mittleren Jahren und als Züchterin rotbeiniger „Ölkürbis“-Grillen (油葫芦蟋蟀) bekannt, die sie für 30 bis 3.000 Yuan feilbietet. Im Gegensatz zu Feldgrillen sind die Vertreter dieser Gattung keine gepriesenen Kämpfer, von deren Ruhmestaten man sich oft noch nach ihrer hunderttägigen Lebenszeit berichtet, sondern Minnesänger aus den schäbzigsten Winkeln von Mutter Natur. Sie werden von Züchtern, deren Vorfahren häufig schon „sechsbeinige Mandarine“ (虫官) am Hof der Qing-Kaiser waren, im Herbst gefangen und in großen Tongefäßen gehalten, daher der Name „Gefäßmeister.“

Nach dem Austausch höflicher Floskeln will Big C zum Geschäft kommen: „Lassen Sie uns mal die Ware sehen.“ Sofort stellt die Frau sechs kleine Tongefäße auf, deren Blechdeckel mit einem Gummiband befestigt sind. Wie ein abgebrühter Kartengeber beim Poker in Las Vegas deckt sie mit breiten, doch geschickten Fingern einen Verschluss nach dem anderen auf. Dann erscheint wie aus dem Nichts ein bleistiftlanges Bambusstöckchen mit am Ende angebrachten Schnurrhaaren in ihrer Hand, die – wie ich später erfahre – von Ratten stammen. Sie animiert die Grillen, indem sie ihnen sanft mit den Barthaaren über den Rücken streicht. Als ich mich frage, was sie mit diesem Manöver bezweckt, erklingt plötzlich aus einem der Gefäße ein nachdenklicher, fast schon schmerzlicher Ton, zu dem sich ein zweiter gesellt, bis alle Grillen einfallen. Das Zirpen verschmilzt zu einer Kakophonie, die die Aufmerksamkeit der Passanten erregt.

Nun tritt die „Gefäßmeisterin“ einen Schritt zurück und lässt die Ware für sich sprechen. Doch Big C zeigt sich unbeeindruckt. „Haben Sie nichts Besseres?“, fragt er ruhig und mit

leicht enttäuschem Unterton. Die „Gefäßmeisterin“ verharrt einen Augenblick, dann wendet sie sich wortlos um und öffnet einen Käfig, der mit einer weißen Decke verhängt ist. Mir wird klar, dass Big C sie schließlich weichgekocht hat. Die „Gefäßmeisterin“ wird uns gleich etwas Besonderes zeigen, für das wir wohl einiges berappen müssen.

Das Angebot der Grillenzüchter richtet sich üblicherweise nach dem Käufer. Anders ausgedrückt, bekommen die meisten Kunden nur Exemplare für weniger als 100 Yuan zu Gesicht. Die Billigware sorgt für den Geldfluss, doch wirklicher Profit wird mit einem ausgewählten und festen Kundenstamm erzielt. Wie im Walnussgeschäft wird man Mitglied im Kreis der Auserwählten durch den unermüdlichen Einsatz von Geld und Zeit. So brauchte ich über ein Jahr, um mich bei Big C richtig ins Bewusstsein zu bringen. Ich entwickelte mich von einer kompletten Nervensäge, die bei Walnüssen nicht zwischen einem „Löwenkopf“ (狮子头) und einem „Dandyhut“ (公子帽) unterscheiden konnte, zu einem aufmerksamen Stammkunden, der nie mit leeren Händen kommt.

Meine beachtlichsten Beiträge zu Big Cs Laden sind ein Sammlermodell eines Mercedes-Benz 190SL Cabriolet aus dem Jahr 1957, eine halbe Schachtel „Romeo y Julieta Reserve Maduro Belicoso“-Zigarren (die ich vom Vater meiner Freun-

„Je länger die Flügel, um so schwerer das Zirpen.“

din geklaut habe) sowie eine eingetopfte Orchidee „Goldener Bodhidharma“. Mit meinem Einschmeicheln verfolge ich nur ein Ziel: das Vorkaufsrecht. Massengut wird nach Qualität sortiert. Eine Gesamtlieferung nennt man Lagerbestand. Üblicherweise gestattet es der Händler seinen Kunden, die Ware genau zu prüfen. Doch das Marktgesetz verlangt eine baldmöglichste Amortisation. So wird ein hoher Durchlauf garantiert, der für jedes Kleinunternehmen lebenswichtig ist. Für den Kunden heißt das, dass die beste Ware häufig während der ersten drei Bestandsverkäufe über den Ladentisch geht und man alles tun muss, um mit dabei zu sein. Das fängt damit an, dass man immer ans Telefon geht, wenn der Händler des Vertrauens anruft. Doch gelegentlich tritt ein Fehler im System auf, und ein paar Topartikel werden im ersten Verkaufszyklus übersehen, was dann automatisch zu deren Preisverfall führt. Das gilt besonders für Grillen, deren Fortpflanzungszeit nur etwa 20 Tage beträgt. Als die „Krugmeisterin“ sich uns wieder zuwendet, ahne ich, dass sich hier die Möglichkeit für ein einmaliges Schnäppchen bietet.

Vor uns wird ein großes, weißes Porzellangefäß geöffnet. „Ein Großflügler?“, platzt Big C heraus und vergisst beinahe sein cooles Auftreten. „Ein Gelbäugiger Großflügler in Kandis-Violett“, um genau zu sein“, erwidert die „Gefäßmeisterin.“ Zur Erklärung: Es gibt drei schwer fassbare Erscheinungen in der Welt der Sammlerstücke für Kenner: die mattglänzend

schwarze Taube mit jadegrünen fünffingrigen Flügeln (双玉翅黑鸽), die dreikantige, flachstumpfige Walnuss „Skorpionenschwanz“ und das, was nun majestätisch vor uns herumstolziert. „Großflügler ist ein Allgemeinbegriff für Ölkürbis-Grillen, deren Flügel zusammengefaltet ebenso lang wie der Schwanz sind oder über diesen um 0,1 bis 0,2 Millimeter herausragen. Eine Grille erhält nach einem strengen Bewertungsschema, das sowohl physiologische als auch ästhetische Merkmale umfasst, ihren Namen.

Das System der Namensgebung leitet sich übrigens von der Klassifizierung alter Artefakte ab, was uns einen Einblick darin erlaubt, wie das Leben (im Sinne des griechischen Begriffs zoe) sich in die Ordnung der Geschichte einfügt oder wie aus einem Lebewesen ein Spielzeug wird, das weder tot noch lebendig ist. Und so ist es auch kein Zufall, dass die chinesische Bezeichnung für „Antiquität“ gu wan (古玩) ist, was so viel wie „Spielzeug aus der Vergangenheit“ bedeutet. In umgekehrter Reihenfolge bilden die Wörter wan gu (玩古) zudem das Verb „mit Antiquitäten handeln“ und heißen wortwörtlich übersetzt „mit der Vergangenheit spielen“ – ein Ausdruck, der sehr an einen Ausspruch Heraklits erinnert: „Die Zeit ist ein Kind beim Brettspiel.“

Zwei Gründe verhelfen dem „Großflügler“ zu seiner zweifelhaften Berühmtheit: Seltenheit und Risiko. Je länger die Flügel sind, umso schwerer ist es für die Grille, damit einen Ton zu erzeugen. Daher sind die „Großflügler“ häufig stumm, ihr eigener Körperbau wird ihnen zum Verhängnis. Der Situation nach zu urteilen ist das Exemplar vor unserer Nase aller Wahrscheinlichkeit nach ein Wackelkandidat: Das heißt, niemand hat diese Grille je zirpen hören, aber es gibt wohl Grund zu der Annahme, dass sie es eines Tages tun könnte. Big C lehnt sich vor und beobachtet die Kreatur eine ganze Weile. Dann willigt er mit einem leichten Kopfnicken ein: „Versuchen wir's mit ihr.“ Nun, dieser „Versuch“ wird mich 800 Yuan kosten, von der Peking-Ente, die ich Big C danach zum Mittagessen spendieren muss, ganz zu schweigen. Doch da es viel interessanter ist, etwas mit einem Wagnis zu beginnen, als es damit zu beenden, bezahle ich die Dame.

PS: Der letztendliche Kaufpreis betrug 600 Yuan. Big C handelte für seine Grille 400 Yuan aus – der optimale Ansatzpunkt, Sie erinnern sich?

Ouyang Xiao (欧阳潇), Peking, Gründungsmitglied der unabhängigen Künstlerinitiative Homeshop und der Übersetzer- und Forschungsgruppe Wherewhere in Peking

Übersetzung aus dem Englischen: Christiane Wagler
© Magazin Goethe-Institut China



**„...BIS DIE WOLKEN
WIEDER LILA SIND.“**

Chinas musikalische Avantgarde bei Miro China, Zürich

Von Margrit Manz
Fotos: China Drifting Festival

Derzeit entwickelt sich mit rasanter Geschwindigkeit eine alternative Musikszene in China, die über die Landesgrenzen hinaus, Musiker und Kunstschaffende anzieht und zu ihren Konzerten versammelt. An den zahlreichen Anlässen in Clubs und bei Festivals wächst auch zusehends eine interessierte Zuhörergemeinde. Dieser Zuspruch ermutigt natürlich die jungen Independent Musiker, die Messlatte für Qualität an ihre musikalischen Experimente immer höher anzulegen. Langjährige Beobachter sagen voraus, dass dies eine entwicklungsreiche Ära in der chinesischen Musikszene sein wird.

Während Chinas musikalische Avantgarde im eigenen Land immer mehr an Bedeutung gewinnt, gibt's oft noch ein Schulterschmerzen, wenn man im Westen über die moderne chinesische Musik spricht. Hier versteht sich das CHINA DRIFTING Festival, Zürich, als Brückenbauer ins junge urbane China und möchte mit seiner Plattform eine weitere spannende Seite Chinas auch hier in Europa bekannt machen. Herausragende chinesische Independent Musiker treten den Beweis an, nicht nur für das exotische Flair auf hiesigen Bühnen zu sorgen, sondern auch als ausgewiesene Künstler ihr Publikum mitzureissen.

Türen auf für unkonventionelle Menschen und Ideen

Wenn man vom Träumen spricht, fallen den Organisatoren Michael Vonplon und Tobias Wälti natürlich auch die Anfänge, die ersten Schritte und Begegnungen ein: „Vor allem wollten wir die Jugend Chinas, ihre Sehnsüchte, Rebellion und Suche nach Identität kennenlernen.“ Nach über 15 Jahren ist aus ihren Träumen Realität geworden. Aus den ersten gegenseitigen Besuchen in China und der Schweiz ist unterdessen ein gewachsenes Netzwerk an jungen Musikern, Bands und DJs geworden, die Hallen sämtlicher Grössenordnungen zu füllen wissen und den Profis Vonplon und Wälti vertrauen, ihnen gute locations und ein interessiertes Publikum zu bieten.

Einen Ort mit einer lebendigen Musikszene zu pflegen, heisst auch Treffpunkt für junge Leute zu sein, wo sie sich austauschen, aber auch verschiedene Musikstile, Experimente und andere kulturelle Zugänge zum Thema Musik erleben können.

Chinesische Künstler ohne exotische Musikinstrumente

Wenn man von China spricht und immer die wiederkehrenden Stereotypen hört, ist es fast ein „muss“, chinesische Künstler für einmal nicht mit ihren traditionellen und exotischen Instrumenten einzuladen, sondern ihre musikalischen Experimente und den oftmals ungewöhnlichen Musikmix kennenzulernen. Unter Umständen betrachtet man anschliessend China eher als das moderne Land, was es ja auch ist. „Viel über China gelernt“, haben Vonplon und Wälti und ergänzen nicht ohne Stolz: „und wenn man noch nach vielen Jahren mit denselben Musikern zusammenarbeitet, dann hat man es richtig gemacht.“

Natürlich ist es auch für die Organisatoren eine Herausforderung, für den Austausch von Ideen zwischen den verschiedenen Künstlern, bzw. für die Überwindung der Sprachbarriere durch ein gemeinsames Verständnis von Musik und Kunst zu sorgen. Für das Publikum soll es schlichtweg eine Party geben und die Musik den Abend überdauern. Entsprechend dem Songtext von Rapper Marteria: „Wir bleiben wach, bis die Wolken wieder lila sind“, kommt man nicht vor 23 Uhr in angesagte Clubs, die sich erst so gegen 1 – 2 Uhr so richtig zu füllen beginnen und geht auch nicht vor 6 Uhr früh.

So auch im April 2014, wo China Drifting vier chinesische Bands in den Berliner Club Globus eingeladen hatte. u.a.:

- Die Band **Duck Fight Goose** | 鸭打鹅 (Shanghai | 上海), die nach eigenen Angaben „alle Traurigkeit ablehnt“ und sehr eigenwillig traditionellen und experimentellen Rock mit elektronischer Musik mischt.

- **Re-TROS** | 重塑雕像的权利 (Beijing | 北京), deren Name Re-building The Rights of Statues schon Konzept ist, aber nicht nur die Rechte von Statuen einfordern möchte, sondern auch die Authentizität von Musik. Sie nutzt dazu Indie-Rock, den sie mit Synthie Melodien und Loops verbindet.

- **Pet Conspiracy** | 宠物同谋 aus Beijing | 北京 haben ihre Musik-Performance irgendwo zwischen Punkrock, New Wave und Elektro angesiedelt. Trotzdem lässt sich zu diesem irren Mix gut tanzen.

- **DJ OST aka Hua Dong** | 华东 (Beijing), frontman der Re-Tros spielt seine elektronische Musik gerne noch mal unter diesem Label und bevorzugt Minimal Techno.

„Das Berliner Publikum war Klasse, der Ort noch ausbaufähig“, so das Fazit von Vonplon und Wälti. Und weiter ging's im Mai mit China Drifting at Chai Wan Nites nach Hong Kong. Unter dem Motto „A night full of surprises“ wurde dort die ART Basel abgefeiert. Die Schweizer Trash Percussion Band Bubble Beatz trat später beim renommierten Midi-Festival in Shanghai und Peking auf. Bubble Beatz trommelte sich auf ihren blauen Ölfässern in die Ohren und Herzen der Chinesen, schliesslich hat das Trommeln in China eine lange Tradition. Selbst in der ältesten Gedichtsammlung der Klassiker sind Verse über Trommelauführungen zu finden.

„Gute Frage, was die Schweiz und China in der Musik verbindet oder trennt“, die Organisatoren versuchen eine Erklärung. „Für die Schweizer Musiker ist China erstmal ein Abenteuer. Für sie hat das Schweizer Publikum mehr Musikwissen, gibt ein anderes Feedback, hat einfach eine andere Art zuzuhören. Doch nach gemeinsamen Auftritten haben beide Seiten Lust und Neugier, auch mal etwas zusammen auszuprobieren. Respekt und Bescheidenheit auf beiden Seiten verbinden die Musiker, Starallüren sind nicht angesagt. Manchmal geht unser Tontechniker mit den Chinesen noch am nächsten Tag Zubehör einkaufen. Musik machen verbindet halt. Und irgendwie entsteht anschliessend eine andere Offenheit. Dass die chinesischen Musiker professioneller arbeiten als früher, imponiert den Schweizer Musikern.“ „Spätestens, wenn der Soundcheck durchgeführt wird, merkt man, was sie drauf haben, ergänzt Wälti.



China Drifting Festival - Musik verbindet beim Zuhören...

Alles stimmt nie, oder so ähnlich

Das schöne ist bei den sogenannten Highlights, dass man sich nicht an die erinnert, die perfekt liefen, sondern bei denen, wo einiges halt nicht so klappte. Die wachsen einem ans Herz und bleiben in Erinnerung. Aber wo es so richtig gut lief: „Da wäre natürlich erstmal die legendäre Street Parade in 2011 zu erwähnen, wo das China Drifting Festival in einem speziell gestalteten Love-Mobile in Zürich unterwegs war“, betont Vonplon. „Abgesehen von all den wunderbaren Musiktourneen in China und Europa gab es doch den absoluten Höhepunkt im Jahr 2001, wo rund 10.000 Menschen beim Open-Air-Musikfestival im Steinwald von Kunming waren. Sie tanzten vor diesem fantastischen Naturbühnenbild bis zum frühen Morgen. Die lebendige Atmosphäre in dieser Nacht werde ich nie vergessen“, ist sich Vonplon sicher. „Ja, und natürlich auch nicht die Party an der Grossen Mauer 1998.“

Unterdessen sind einige der chinesischen Musiker und Bands auch schon in der Schweiz gefragte Gäste. Die Organisatoren von Miro China, die diesen Austausch initiiert haben, wünschen sich für ihre Musiker aber nicht nur in der Schweiz eine grössere Resonanz, sondern auch in den coolen Berliner oder Londoner Clubs. Pet Conspiracy, DJ Yang Bing oder der Sänger Coco Zhao haben bereits eine

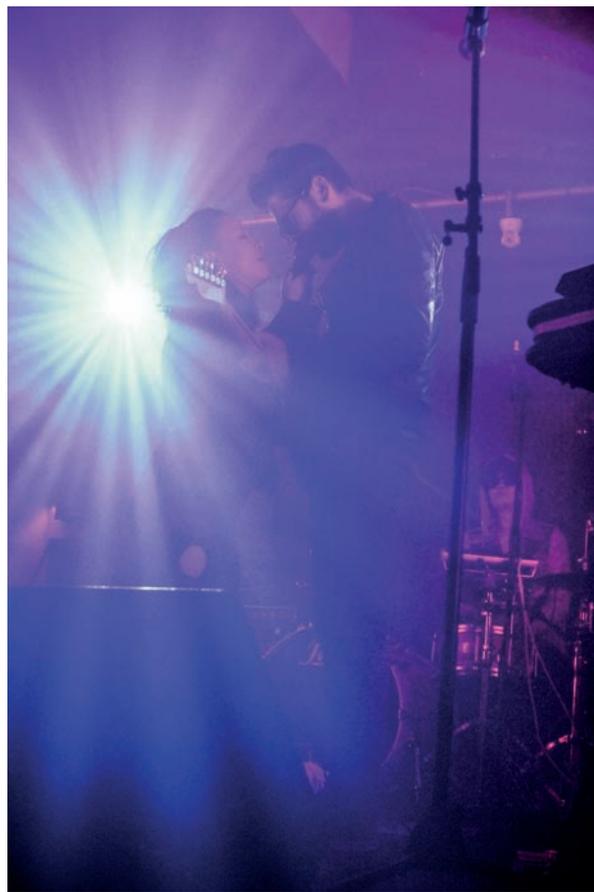
treue Fangemeinde in der Schweiz. Umgekehrt hat die Schweizer Band Ronin, die jüngst im JZ-Club in Shanghai aufgetreten ist, ein kleines aber fachkundiges Publikum in China gefunden.

Die Liste der Künstler, die mit China Drifting auf Tour gehen oder bei ihnen auftreten, ist lang, u.a.:

- **Coco Zhao**, derzeit einer der gefragtesten chinesischen Sänger, verbindet in seiner Musik die legendäre Shanghai-Jazz-Ära und den modernen amerikanischen Jazz,
- **Low Wormwood**, eine Band aus Lanzhou/Gansu, deren Musikstil sich mit Folk, Rock und einer experimentellen Mischung aus irgendwas beschreiben lässt,
- **Nik Bärtsch**, Schweizer Pianist, Komponist und Produzent, der zeitgleich mit dem Zen-Funk Quartett RONIN auftritt und RITUAL GROOVE MUSIC mit Nik Bärtsch's Mobile spielt,
- **Andreas Vollenweider**, Schweizer Musiker, Komponist, Produzent und Arrangeur, der schon längst mit seiner modifizierten Pedalarfe und seinem unverwechselbaren Stil zwischen Classical, Jazz, Pop und Crossover eine Legende ist.



...beim singen...



...und genießen.

Musik als „universelle Sprache“ perfekt für Austausch

Kreativität, so ist die Erfahrung der Gründer und Manager Michael Vonplon und Tobias Wälti, entsteht am ehesten jeweils aus einem Zusammenspiel von regionalen Künstlern und ausländischen Gästen. Dieses Konzept wird von der Schweizer, aber auch Chinesischen Seite unterstützt, u.a. in Kooperationen mit offiziellen Institutionen wie der Pro Helvetia, Präsenz Schweiz sowie der Kulturabteilung der Schweizer Botschaft in China. Aber auch Schweiz Tourismus und Zürich Tourismus stellen damit den chinesischen Touristen eine lebendige moderne Schweiz vor. Doch ohne Guanxi, die Beziehungspflege der Netzwerke, könnten weder die angesagten chinesischen Bands mit ihren Stars engagiert, noch die regionalen Berühmtheiten motiviert werden, sich auf die musikalische Herausforderung in China einzulassen.

Miro China ist der kulturelle Austausch wichtig, denn es ist einer der Bausteine, der für Verbindungen zwischen den Ländern sorgt. Gerade die Musik, als „universelle Sprache“ ist perfekt dafür geeignet. Anstatt Bekanntes zu reproduzieren, ist es reizvoller, neue Trends auf Machbarkeit zu prüfen und auf originelle Art umzusetzen. Damit sichert Miro China nicht nur seinen Ruf in der Kreativszene, sondern interessiert auch neue Partner aus dem In- und Ausland an ihren

Projekten teilzunehmen. Partnerschaften sind ausbaufähig, insbesondere wünscht sich Miro China dies von privaten chinesischen Firmen oder öffentlichen Einrichtungen.

Kurzum: Das Unternehmen MiroChina/China Drifting organisiert Konzerte, Partys und Festivals für Musik und Kunstliebhaber, für Leute, die sich China und seinen Menschen annähern wollen. Der Fokus liegt auf einem lebhaften und globalen Dialog. Und wie schon der Name Drifting sagt, man ist nicht zielgerichtet, sucht ständig neues, will in Bewegung bleiben. Und überlegt schon, ob man nicht ein Stück Peking-Oper in die nächste Show integrieren kann!

Margrit Manz, Journalistin, Mitglied des Redaktionsteams RUIZHONG, Zürich und Berlin



Manöverkritik bei Familie Superman

„MEINE POESIE UND ROMANTIK SCHÖPFE ICH AUS DER MAGIE SHANGHAIS“

Im Gespräch mit dem Konzeptfotografen Maleonn

Von Shen Qilan (沈奇岚)

Fotos: © Maleonn

„Dass in meiner Kunst in all der verwilderten Ödnis immer etwas Poetisches und Romantisches mitschwingt, hat mit diesem Ort zu tun.“

Das neue Atelier des Fotokünstlers Maleonn (马良) liegt an der Ouyang Road (欧阳路) im Shanghaier Bezirk Hongkou (虹口区). Während wir in einem nahe gelegenen Restaurant auf einen Platz warten, beginnen wir, über seine Kindheit und „sein“ Shanghai zu sprechen. Draußen regnet es und die feuchte Winterkälte setzt uns unangenehm zu, doch bei den Gesprächen über die magischen Zeiten Shanghais wird uns warm ums Herz. Die Erinnerungen und Gefühle aus jenen abenteuerlichen Zeiten scheinen in Maleonns Werken durch wie Sonnenstrahlen, die durch die Risse zwischen den Zeitebenen dringen.

„Als Kind habe ich ein verlassenes Haus entdeckt, das man während der Kulturrevolution konfisziert hatte. Über den Ver-

bleib der Besitzer war nichts bekannt. Im Eingangstor war ein Loch, durch das ich als kleiner Junge gerade so durchschlüpfen konnte. Dort drinnen war es für mich wie in einem Paradies. Es gab einen verwilderten Garten, die Zimmer waren mit Staub und Spinnweben überzogen und ihre Böden mit altem Papier übersät. Die Zeit schien in den Räumen stehengeblieben zu sein. Schemel und Betten waren mit einer Staubschicht überzogen, nur wenn man unter die Bettdecke kroch, war es sauber. In den Kristalllüstern hingen Spinnweben und wenn man zum Fenster hinaussah, blickte man in eine Wildnis.

Ich verbrachte ganze Tage in diesem Haus. Wie ein Dieb durchstöberte ich den fremden Haushalt. Während draußen die Sonne schien, lagen die Zimmer im Dunkeln. Überall stieß ich auf Dinge, die mir Angst machten. Zum Beispiel klafften die Holzdielen auseinander, so dass ich fürchtete, einen Stock tiefer zu fallen. Wenn ich den Wasserhahn aufdrehte, gab es in der Leitung ein Geräusch, als würde jemand weinen. Dass in meiner Kunst in all der verwilderten Ödnis immer etwas Poetisches und Romantisches mitschwingt, hat mit diesem Ort zu tun.“

„Wohin führst du einen Freund, der zum ersten Mal nach Shanghai kommt?“

„Ich bin zunächst in der Nähe des Shanghaier Bezirks Xujiahui (徐家汇) aufgewachsen, das ist der Ort, der mir am vertrautesten ist. An zweiter Stelle kommt die Gegend mit den Kolonialbauten und die französische Konzession (法租界), hier erinnert mich alles an meine Jugendjahre. Ich würde meinen Freund durch die kleinen Gassen in dem ehemaligen Kolonialviertel führen. Dieser Ort ist wie eine Miniatur, die für ganz Shanghai steht, hier sind sich vor hundert Jahren die chinesische und die westliche Kultur begegnet. Die Gebäude entstammen der westlichen Tradition. Noch interessanter wurde es aber nach 1949, als die Gebäude eine seltsame Anatomie entwickelten. Da damals ein Haus unter Umständen von dutzenden Familien bewohnt wurde, wurden die Strukturen chaotisch. Oberflächlich sah es nach einem wunderschönen Leben aus, diese Häuser hatten ja sogar einen Garten. Doch in diesen Gärten war überall Kleidung zum Trocknen aufgehängt und sie waren mit Fahrrädern zugestellt. Es herrschten chaotische Verhältnisse.“

Maleonn hatte damals auch eine Bank entdeckt, in deren Gebäude allerdings ein Gemüsemarkt untergebracht war. Solche Szenarien, einerseits so komplex und chaotisch und andererseits doch auch bezaubernd und schön, haben ihn stark beeinflusst. In den von ihm inszenierten Bildern entstehen Poesie und Romantik immer an den Orten, an denen man sie am wenigsten erwartet.

„Als Kind hatte ich einen Mitschüler, dessen Familie während der Kulturrevolution in einer Kirche wohnte. Weil die Kirche ein hohes Gewölbe hatte, lebte jede Familie in einer kleinen Betonbox, in die auch eine Decke eingezogen war. Die Kirche war so groß, dass über zwanzig Familien in ihr Platz fanden. Zwischen den einzelnen Wohnungen verlief ein Korridor, über dem ein Gewirr aus Stromkabeln schwebte, außerdem war alles mit Plastiktüten und alten Kleidern vollgehängt. Der Korridor gab jedoch den Blick in das Kirchengewölbe frei. Man hob den Kopf und sah in das Dach einer gotischen Kirche mit ihren bunten Glasfenstern, es war wundervoll.“

Als Maleonn klein war, meinte eines Tages ein guter Freund von ihm, man könne vom Dach seines Hauses andere beim Duschen beobachten, auch die Frauen. Als die beiden Jungen aufs Dach geklettert waren, bemerkte Maleonn, dass alle Dächer des Straßenblocks miteinander verbunden waren. In diesem Moment schien es ihm, als hätte er ein neues Territorium entdeckt. Von hier oben sah die Welt ganz anders aus. In seiner Kindheit hat er viele Tage bei strahlend blauem Himmel auf den Dächern verbracht, um von dort aus das Treiben in den Gassen und die wechselvollen Schicksale der Menschen zu beobachten.

„Meine Grundschule war in einem dieser alten Gebäude im spanischen Stil untergebracht, ein hübsches Haus. Am Eingang befand sich die etwa acht Quadratmeter große, aus Backsteinen, Blech und Holz zusammengesicherte Behausung einer Müllsammlerin. In dieser heruntergekommenen Baracke wohnte die alte Dame gemeinsam mit einem kleinen Kind. Wir Kinder hielten die alte Frau für eine Hexe, jeden Tag erschreckten wir sie und rannten anschließend davon. Ei-



Goldfische und Engel schweben durch die magische Stadt

nes Tages hing ein Zettel am Eingang unsere Schule, auf dem es hieß, die Grundschule sei 500 Meter weiter umgezogen. Unsere ehemalige Schule war infolge einer politischen Maßnahme an ihren ehemaligen Besitzer zurückgegeben worden. Als ich später einmal an dem Tor des Hauses vorbeikam, sah ich die Müllsammlerin mit dem Kind am Eingang in der Sonne sitzen. Sie also war die Eigentümerin des Hauses gewesen. Ganze zehn Jahre hatte sie in der Kulturrevolution immer neben diesem Tor gelebt und wie eine Bettlerin das eigene Haus vor Augen gehabt.“

Was für eine bittere Geschichte, beide seufzen wir betroffen. Maleonn: „Heute bezeichnet man Shanghai auch als die ‚magische Stadt‘, und die Stadt steckt wirklich voller Magie. Das Magische ist oft verworren, aber es vermag uns in Staunen zu versetzen. Eigentlich gibt es im Leben jedes Menschen magische Dinge, die sich einem ins Gedächtnis eingepägt haben. Ich bin in dieser Stadt geboren, und diese Stadt ist in vieler Hinsicht chaotisch. Doch dieses Chaos ist für mich inzwischen zu einem wichtigen Instrument geworden, um meine Gefühle für diese Stadt auszudrücken.“

Maleonn ist einer der einflussreichsten Konzeptfotografen im heutigen China sowie einer der wichtigsten zeitgenössischen Künstler Shanghais. In den 1970er Jahren geboren, wuchs er in einer Shanghaier Theaterfamilie auf und lernte schon früh, zu malen. Bevor er sich ganz auf die Kunst verlegte, arbeitete er unter anderem als Grafikdesigner, Illustrator, als Chef eines Spielzeugladens, als Requisiteur beim Film und als Regisseur von TV-Spots. Seine Arbeiten wurden in Galerien und Kunsträumen auf der ganzen Welt ausgestellt. Über sein abgeschlossenes Kunstprojekt Studio Mobile (移动照相馆) wurde in den chinesischen Medien ausführlich berichtet. Maleonn wurde als erster Chinese mit dem Black and White Spider Award als Fotograf des Jahres ausgezeichnet.

Shen Qilan (沈奇岚), Autorin und Kunstkritikerin, Shanghai.
Übersetzung aus dem Chinesischen: Julia Buddeberg
© Magazin Goethe-Institut China

DIE SPAGHETTI-CONNECTION

Eine kleine Geschichte zu einer grossen Innovation

Text: Claudia Wirz

Fotos: Archiv GSC

Seine Zusammensetzung ist denkbar simpel: Weizenmehl, Wasser, manchmal einen Hauch von Salz, dann kneten und fertig ist der Teig. So einfach und klar das Rezept, so komplex und verschlungen ist die Geschichte dieser grossen kulturellen Innovation. Der geknetete Teig aus Weizen, der je nach Wunsch als Pasta im kochenden Wasser oder als Brot in der trockenen Hitze eines Backofens zu einem essbaren Produkt wird, ist das erste Fertigprodukt in der menschlichen Ernährung überhaupt. Unzweifelhaft ein grosser Wurf. Für die Entwicklung und die Ernährung der Menschheit ist die Pasta aus Weizen zentral und von unschätzbare Bedeutung, in Ost und West gleichermaßen.

Wie immer bei solch grossen menschlichen Errungenschaften stellt sich die Frage nach dem Erfinder. Wer hat die Spaghetti und alle ihre nudelartigen Brüder und Schwestern erfunden? Waren es die Chinesen, die schon das Papier erfunden haben? Brachte Marco Polo die Nudel von China nach Italien, als er 1296 in seine Heimat Venedig zurückkehrte? War es die Bäuerin Libista aus dem lombardischen Cernusco, die die Ravioli, und die Hausfrau Meluzza aus Como, die im Spätmittelalter die Lasagne erfunden hat, wie die Legende berichtet?

Zugegeben, es wäre um ihrer Lieblichkeit willen hübsch, all diese Geschichten zu glauben. Doch sie gehören sämtlich ins Reich der Märchen. Dass Marco Polo ein grosser Schlawiner war, darf als erwiesen betrachtet werden. Ob er je überhaupt in China war, ist in der Fachwelt zu Recht höchst umstritten, zu viele Lücken und Unstimmigkeiten finden sich in seinem Bericht „Il Millione“. Mit dem Durchbruch der Pasta in Italien hat er nichts zu tun. Und Libista und Meluzza sind nichts mehr als allerliebste Fabelgestalten mit lokalpatriotischem Kolorit.

Schwarmintelligenz

Aufgrund der heute bekannten Quellen ist es nicht möglich, einen „Erfinder“ der Pasta zu verorten. Einen eigentlichen Erfinder dürfte die Pasta auch nicht haben; sie ist wohl das Produkt kollektiver menschlicher Intelligenz. Fest steht, dass am Anfang der Weizen steht. Ohne ihn gäbe es keine Nudeln, denn die Kombination aus Stärke und dem Weizeneiweiss Gluten ist der Stoff, aus dem die Nudeln sind. Doch Weizen ist - anders als die Hirse - kein chinesisches Korn. Seine Heimat ist die südliche Osttürkei. Von dort aus trat das Korn seinen Siegeszug Richtung Ost und West an. Es kann davon ausgegangen werden, dass sowohl der chinesische wie der europäische Raum unabhängig voneinander eine Pasta-Kultur entwickelt haben, wobei China technisch und kulinarisch bis zur europäischen Renaissance die Nase vorn hatte. Nicht zu vergessen ist in dieser Geschichte das grosse Kulturreich Persien. Seine kulinarische Historie ist leider noch weitgehend unerforscht und muss deshalb hier weglassen werden.

Europa und China haben bei der Entwicklung ihrer Teigwaren unterschiedliche Wege begangen. Der in Italien gezüchtete Hartweizen, die Basis für die trockene Pasta asciutta, ist in China fremd. In China dominiert deshalb die frische, handwerklich gemachte Nudel, die ähnlich akrobatisch hergestellt wird wie die Pizzaböden begnadeter neapolitanischer Pizzaioli. Reismudeln und Nudeln aus der Stärke der Mungbohnen (Vermicelli) ergänzen das chinesische Nudel-Repertoire erst lange Zeit nach dem Durchbruch der Weizennudeln; dies, obwohl das Klima in China den Weizenanbau nicht begünstigt.

Im Vergleich zu Europa war China mit der Entwicklung einer komplexen Nudelkultur erheblich viel früher dran. Zwar berichten uns Archäologen, sie hätten in griechischen Gräbern nudelartige Grabbeigaben gefunden. Doch bei Apicius, unter dessen Namen das einzige Rezeptbuch der römischen Antike überdauert hat, ist zwar von mancherlei Köstlichkeiten wie Saucitzen, Schwalbenzungen, gegrillten Schnecken oder gefüllten Haselmäusen die Rede, doch von Nudeln findet sich in dem aus dem 4. Jahrhundert überlieferten Werk keine Spur.

Es ist zwar die Rede von Teigblättchen mit den Namen „Lagana“, in denen viele die Mutter der Lasagne sehen. Doch bei Apicius hat diese Speise erstens keinen besonderen Stellenwert und zweitens wird sie nicht in Wasser gekocht, sondern zusammen mit Lattich und Gewürzen in Öl frittiert, weshalb sie nicht zur klassischen Pasta gezählt werden kann. Auch Horaz erwähnt diese Speise und Athenaios von Naukratis hat dazu sogar ein Rezept des Chrysispos von Tyana in die Nachwelt gerettet. Sicher aber ist, dass die Römer nicht einmal ansatzweise eine Teigwaren-Kultur hatten wie die Italiener heute. Das ist durchaus erstaunlich, hatten sie doch den Weizen und eine ausgereifte Mahltechnik.

In China hingegen ist schon in der Han-Zeit vom „Bing“ die Rede, ein Oberbegriff für Produkte aus geknetetem Weizenteig. „Bing“ wird bereits im 3. Jahrhundert unserer Zeit mit einem berühmten Gedicht besungen („Bing Fu“ - Ode an den Bing). Obwohl Weizen in China ein Fremdling ist, empfiehlt der loyale Berater Dong Zhongshu dem Kaiser Wu der frühen Han schon im 2. Jahrhundert vor Christus, den grossflächigen Anbau von Weizen zu befehlen. Der Beamte hatte zweifellos das Potenzial und die einzigartige Bedeutung dieses Kornes für die menschliche Ernährung erfasst.

Eine für alle

Und dies bringt uns zu einer weiteren Qualität der Nudel - nämlich zu ihrer sozialen Bedeutung. Die Nudel ist ursprünglich ein Produkt für die Massen - also vorab für die Armen. Doch innert kürzester Zeit hat sie alle gesellschaftlichen Schichten erobert. Noch heute kann und will kaum eine Kantine und kaum ein Sternekoch in Ost oder West auf die Nudel verzichten.

Spätestens in der Renaissance erwachen in Italien die Pasta-Gelüste. Schon vor Marco Polos Rückkehr ist die Nudelherstellung in Sardinien und Süditalien nachgewiesen und es wird zünftig gegessen. Zum Inbegriff grösster lukullischer Genüsse wird die Pasta dann in Giovanni Boccaccio's epochalem Meisterwerk „Dekameron“. In der 3. Novelle des 8. Tages - Calandrino und der Heliotrop - berichtet der Erzähler vom Land „Wohl bekomm's“, wo es einen Berg aus geriebenem Parmesankäse gebe, auf dem

die Menschen stünden und nichts anderes machen würden, als Makkaroni zu essen. Anders als in China sind in Italien Nudeln und Käse eine Einheit.

Der Sprung hin zur gefüllten Pasta ist ein weiterer Innovationschub in der Teigwaren-Geschichte. In China sind gefüllte Teigwaren, sogenannte Hundun, bereits ab dem 3. Jahrhundert unserer Zeit nachgewiesen. In einem Grab aus der Tang-Zeit in der Nähe von Turfan wurden 1959 mehrere fossilierte Ravioli zutage gefördert. Die über 1000-jährigen Ravioli in verschiedenen Formen sind heute im Xinjiang-Museum zu bewundern. Überhaupt entwickelte sich diese Technik sehr schnell und in der Song-Zeit ist diese Delikatesse in Hunderten von Ausprägungen etabliert und wird - etwa in Kaifeng oder Hangzhou - in spezialisierten Geschäften und Restaurants angeboten.

Noch heute sind die chinesischen Ravioli die Aristokraten unter den Teigwaren. In aufwändiger Handarbeit werden sie besonders zu Feiertagen oder Familientreffen hergestellt. Sie werden gekocht, gedämpft oder angebraten. In den China-Restaurants des Westens gibt es frische „Jiaozi“, wie die nordchinesische Variante heisst, leider allzu selten. Es sei deshalb den Lesern dieser Zeilen ans Herz gelegt, Jiaozi einmal selber zu machen - so, wie es die Chinesen seit fast 2000 Jahren tun. Es braucht etwas Zeit - aber es lohnt sich!



Rezept für „Jiaozi“ mit Lammfleisch-Füllung:

Zutaten für 4-6 Portionen:

300g Weissmehl plus Mehl zum Ausrollen
 175ml heisses Wasser
 350g gehacktes Lammfleisch
 Ein kleines Bündel chinesischer Schnittlauch (vom China-Laden; alternativ: Lauch)
 10g Ingwer
 Salz
 Zucker
 1EL Sojasauce
 1EL Reiswein
 1TL Sesamöl
 Schwarzer Reisessig

Zubereitung:

1. Teig:

Das Mehl in eine Schüssel geben und in der Mitte eine Vertiefung eindrücken.

Das aufgekochte, knapp 100 Grad heisse Wasser unter konstantem Rühren mit einer Kelle oder Kochstäbchen zugeben. Das Wasser sollte gleichmässig verteilt sein. Die so entstandene klumpige Masse nun zuerst in der Schüssel und danach auf einer Arbeitsfläche gut zu einem geschmeidigen Teig kneten. Die Masse ist nicht übermässig heiss. Nötigenfalls etwas Wasser teelöffelweise nachgiessen. Nach 2 Minuten kneten sollte ein elastischer Teig entstanden sein. Den Teig in einen Frischhaltebeutel legen, überschüssige Luft aus dem Beutel pressen und den Beutel verschliessen. Teig an einem warmen Ort 15 Minuten bis 2 Stunden ruhen lassen.

Füllung:

Das gehackte Lammfleisch in einer Schüssel mit dem fein gehackten Ingwer, Schnittlauch bzw. Lauch zusammenmischen. Eine Prise Salz, ein wenig Zucker, die Sojasauce, den Reiswein, das Sesamöl und 50ml kaltes Wasser zugeben. Alles zu einer glatten Masse mischen.

Formen

Den Teig nochmals etwas kneten, dann zweiteilen, einen Teil wieder in den Frischhaltebeutel legen.

Den anderen Teigteil zu einer Rolle mit ca. 2,5cm Durchmesser formen. Die Rolle in gleichmässige ca. 2cm lange Stücke schneiden. Aus den Teilstückchen mit einem kleinen Rollholz dünne, runde Teilblättchen formen. Durchmesser ca. 8cm. In die Mitte der Teigblättchen einen Teelöffel Füllung geben und die Blättchen zu einem „Halbmond“ zusammenfalten. Mit dem zweiten Teigteil gleich verfahren.

Kochen

In einem grossen Topf reichlich Wasser aufkochen. Die Ravioli hineingeben und aufkochen lassen.

Sobald die Ravioli schwimmen, 50ml kaltes Wasser zugiessen, erneut aufkochen lassen. Diesen Vorgang noch zweimal wiederholen. Das Wasser sollte nie zu heftig sprudeln, um die Ravioli nicht zu beschädigen. Dann die Ravioli mit einem Schaumlöffel abschöpfen und servieren. In Reissessig dippen und geniessen.

好吃不如饺子

Nichts ist köstlicher als Jiaozi!

Claudia Wirz, Sinologin und Journalistin, Zürich, Vorstandsmitglied der Gesellschaft Schweiz-China

DER FREUDSCHE BRÜCKENSCHLAG NACH CHINA

Peggy Kames

Foto: Verlag Turia + Kant

Seit vielen Jahren schon geht der Philosoph und Sinologe François Jullien den Umweg über China, um blinde Flecken im westlichen Denken ausfindig zu machen und einer manchmal bequem gewordenen westlichen Denkungsart auf die Sprünge zu helfen. Dabei knöpft er sich dieses Mal die Schriften Sigmund Freuds zur Psychoanalyse vor.

An der Wende des 19. zum 20. Jahrhunderts verortet er den letzten Höhenflug westlichen Denkens, in den sein Niedergang bereits eingeschrieben ist. Sigmund Freud sei ein Vertreter jener kritischen Geisteshaltung, die die festgefühten Fundamente des westlichen Denkens auch selbst zerstörte.

Die Erforschung des „Inneren Kontinents“, die Psychoanalyse, so Jullien, unterminierte die Grundfesten des souveränen Subjektes. Aber, fragt Jullien weiter, hinkt die theoretische Reflexion dem, was die psychoanalytische Kur zum Vorschein bringt, nicht hinterher?

An jenen Stellen, die Freud nicht weiter ausführte, sondern in der Schwebe beließ, weil er zu sehr der europäischen Denktradition verhaftet blieb, bringt Jullien nun China ins Spiel. Und so ergibt sich die interessante Relation zwischen dem, was Freud nicht ausdrücken bzw. denken konnte und den Gedanken chinesischer Philosophen und Weiser dazu. Letztendlich verstehen und ergänzen sie Freud besser, als er es je konnte und wir hören fasziniert diesem imaginären Dialog zu. Gleichzeitig ist das wie immer Faszinierende bei Jullien, dass man eigene Beobachtungen aus dem chinesischen Alltag besser versteht, weil die Unterschiede beider Denktraditionen, der westlichen und der östlichen, nebeneinander gestellt werden.

Als erstes nimmt Jullien den Begriff der Disponibilität wieder auf, den er schon in „Der Weise hängt an keiner Idee“ (2001, Wilhelm Fink Verlag, München) erkundet hat; einen Begriff, der im westlichen Denken nie so radikal entwickelt wurde, wie in China. In Freuds „Ratschläge für den Arzt bei der psychoanalytischen Behandlung“ (1912) findet sich der, sich nicht von Annahmen oder Absichten leiten zu lassen, sondern eine gleichschwebende Aufmerksamkeit zu entwickeln. Um den zunächst widersprüchlich erscheinenden Begriff, der sozusagen eine zerstreute Aufmerksamkeit fordert, näher zu erklären und weiterzudenken, als Freud es vermochte, bedient sich Jullien des chinesischen Konzeptes der Disponibilität, des absoluten Freiseins von Ideen und Absichten, des Offenhaltens aller Möglichkeiten, dem Quellgrund chinesischen Denkens. Die Erklärung von Freuds gleichschwebender Aufmerksamkeit oder der Disponibilität, einer harmonischen Integration, wurde in Europa laut Jullien immer von dem Begriff der Freiheit überlagert. Freiheit, die zugleich eine Wahl, eine Parteinahme, einen Bruch mit der vorhandenen Situation darstellt.

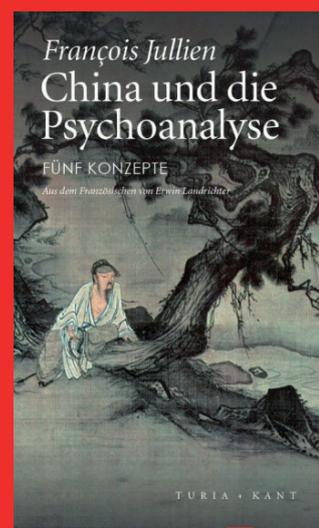
Auf der anderen Seite einer psychoanalytischen Sitzung steht bzw. liegt der zu Analysierende und eine ähnliche Vorschrift auch für ihn: Der solle alles sagen, was ihm durch den Kopf geht, auch wenn es ihm unangenehm sei. Auch da helfen die Chinesen weiter, denn während wir immer „etwas“ sagen müssen, was irgendwie einen Sinn ergibt, heißt es schon bei Zhuangzi „nach Gutdünken“ reden, und das „etwas“ entwischt. Alles, jede kleinste Anspielung könnte wichtig sein.

In insgesamt fünf Konzepten, die neben Disponibilität und Anspielung, das Beiläufige, die De-Fixierung und die stille Verwandlung beschreiben, entwickelt Jullien, dass Freud anders- und weiterdenkender war als seine europäischen Zeitgenossen, dass er ein Denkmodell entwickelt hat, dem die europäische Tradition eigentlich entgegenstand. Der Psychotherapeut soll die Strategien, die wir heute aus der chinesischen Philosophie kennen, nutzen und auf die günstige Gelegen-

heit warten, soll durch schrägen und nicht frontalen Angriff seinen Patienten knacken. Und was bringt uns diese Erkenntnis am Ende? Einige Gedanken der fünf Konzepte kennt der Leser bereits aus früheren Schriften Julliens. Die vielleicht überraschendste Entdeckung ist, dass europäische und westliche Denktraditionen bei Freud Überschneidungen finden. Wenn man noch bedenkt, dass die Psychoanalyse als westliches Konzept unter westlicher Prämisse in China eingeführt und erst langsam den chinesischen Verhältnissen angepasst wurde, finden sich in diesem Bändchen viele Anregungen, Brücken zu schlagen. Nach der Lektüre bekommt man jedenfalls Lust, Freud wiederzuentdecken und zwischen den Zeilen zu lesen.

Peggy Kames, Sinologin und Filmkritikerin, Berlin

François Jullien, geb. 1951, studierte Sinologie an den Universitäten von Beijing und Shanghai. Von 1995 bis 1998 war er Präsident des Collège International de Philosophie in Paris. Seit 1990 lehrt er als Professor an der Universität Paris VII klassische chinesische Philosophie und Ästhetik. Seit 2011 hat er den Lehrstuhl für »Alterité« am Collège d'études mondiales de la Fondation Maison des sciences de l'homme in Paris inne. Daneben ist er als Wirtschaftsberater französischer Unternehmen, die Projekte in China durchführen, tätig.



François Jullien: China und die Psychoanalyse. Fünf Konzepte, Verlag Turia + Kant, 2013, ISBN 978-3-85132-703-8, 159 Seiten, € 19.

„DIE NÄCHSTE REVOLUTION MUSS EINE SCHNAPS- REVOLUTION SEIN“

Ein kluges kleines Büchlein über das
Schnapsen in China

Text von Margrit Manz

Fotos: Weidle Verlag

„Es hat nicht nur alles seine Zeit, es hat auch alles seine Regel. Trinken in China ist immer ein Trinken in der Gemeinschaft. Man trinkt zusammen oder gar nicht.“ In der Schnapskultur zeigen sich die Rituale und Gewohnheiten einer Gesellschaft. Auch in China will das Schnapstrinken verstanden sein. Wenn der Sinologe, Übersetzer, Essayist und Poet Wolfgang Kubin auf Reisen geht, reisen seine wichtigsten Begleiter mit: sein Notizbuch und der Flachmann Namens Erguotou. In ersteres füllt er all seine Beobachtungen und erzählt z.B. über die Kunst, chinesischen Schnaps zu trinken und auch zu vertragen, über Helden, die Fussball und Schnaps miteinander verbindet oder das Geheimnis von Mäuseschnaps. Auch Heldentaten sind allemal nötig, denn „man trinkt so lange, bis der erste, in sich zusammengesackt, auf der Erde liegt und heimzutragen ist“. Wer allerdings sein Gesicht nicht verlieren will, muss verstehen, wie getrunken wird und auch: wie viel. Kubin weiss mit grossem Genuss nicht nur über das „reinste und stärkste Getränk“ in China, seinen Lieblingstropfen den Wuliangye (68 %) zu berichten, sondern auch mit Stolz den Cellar Ratzeputz aus seiner Heimat zu erwähnen, dessen 58 % „Umdrehungen genau die richtige Einstiegsdroge in die weite Welt der chinesischen Hochprozenter“ ist.

Doch neben seinem Notizbuch will auch der mitreisende Flachmann stets aufs Neue gefüllt sein. Dieser Aufforderung muss Kubin öfter als ihm lieb ist, nachgehen. Doch lobt er den dankbaren und schweigsamen „Gehilfen“ in seiner Brusttasche. Sein erster Flachmann war übrigens ein Geschenk der Dichterin Zhai Yongming, die zu den grossen zeitgenössischen Dichterinnen Chinas gehört und in Chengdu das Café „Weisse

Nächte“ betrieb. Und natürlich hat der Übersetzer Kubin ihre „Kaffeehauslieder“ ins Deutsche übertragen.

Das schnapsene Füllhorn an Anekdoten im Buch ist immer nur Auftakt zu Betrachtungen über die chinesische Kultur, chinesische Freunde und Wegbegleiter, sowie über tief sinnige Gespräche, die miteinander geführt wurden. „Nichts darf verschwendet sein, nichts darf verlorengehen zwischen Bonn und Peking, Deutschland und China“, so Kubin. So füllt sich das Notizbuch mit Abenteuern, die manchmal der Wahrheit wie ein guter Schnaps auf 68 % nahe kommen.

Es wäre aber nicht Kubin, wenn neben den höchst vergnüglichen Seiten auch kritische, nachdenkliche und schmerzhaft Anmerkungen und Erlebnisse aus seiner Feder fliessen würden. Die Vergangenheit lebt in der Gegenwart fort. „Wer in der Geschichte fahnden will, muss ein guter Taucher sein“, sagt er und erinnert sich an eine Bauruine in Wanzhou, deren Anblick den Augen wehtat. „Der Nebel muss sich dieser Stadt wohl erbarmt haben, Sonne und Mond haben sich versteckt“, so Kubin. „Und so sah ich selbst das eine oder andere architektonische Fragment nur schemenhaft aus dem täglichen Gespinnst hervortreten. Ich durfte mir dann seine andere Hälfte hinzudenken. So war ich immer beschäftigt, die dortige Welt zu ergänzen.“ Dass nach solchen melancholischen Worten der Schnaps vor Ort seine Hilfe anbot, versteht sich von selbst. Kubin schreibt von Verfall und innerer Kälte, aber auch von Glück und Schönheit, die ihm begegnen.

In den Schnaps-Essays verbindet Kubin gekonnt die nicht nur poetischen Erfahrungen klassischer chinesischer Dichter mit den eigenen realsatirischen Erlebnissen und beschreibt die Aufschwünge und Abstürze während seiner Reise durch das Reich der Mitte. „Kann denn Trinken Sünde sein, fragt sich der Poet, anscheinend ja....“

Wer, wie Kubin, so viel für die Verbreitung chinesischer Literatur im deutschsprachigen Raum getan hat, neben Übersetzungen klassischer und zeitgenössischer Autoren, noch eine zehnbändige Geschichte der chinesischen Literatur herausgebracht hat, muss nicht mehr beweisen, dass er ein Förderer der chine-

sischen Literatur ist. Aber gerade weil er die chinesischen Schriftsteller so schätze, kritisiere er sie dort, wo es nötig sei, sagt er offen. 2006 hatte er in China eine hitzige Debatte ausgelöst, als er der gesamten chinesischen Literatur vorwarf, nach 1949 den Anschluss an die Moderne verloren zu haben. 2007 erhielt der kämpferische und kritische Kubin trotzdem oder gerade deswegen die höchst dotierte literarische Auszeichnung: den chinesischen Staatspreis.

„Ein guter chinesischer Tropfen steigt bekanntlich nicht zu Kopf, er belebt Herz und Seele, so dass jedwede Arbeit am Schreibtisch zügiger vonstatten geht“. Es ist davon auszugehen, dass die Schnaps-Essays auch mit dem einen oder anderen guten Tropfen verbunden sind, den sich der Autor schmecken liess. Mit Humor und Tiefgang lässt er die deutsch-chinesische Freundschaft, nicht nur beim glücklich-gemeinsamen Schnapsen, hochleben. In diesem handlichen Bändchen ist jede Seite wert, gelesen zu werden.

Margrit Manz, Journalistin, Mitglied des Redaktionsteams RUIZHONG, Zürich, Berlin

Wolfgang Kubin, geb. 1945 in Celle, Sinologe, Übersetzer, Schriftsteller, ist derzeit Seniorprofessor an der Beijing Foreign Studies University, Leiter der Deutschabteilung an der Ocean University von Qingdao und Honorarprofessor an der Universität Shantou



Wolfgang Kubin, Die Geschichte eines Flachmanns. Schnaps-Essays, Weidle Verlag, Bonn, 2014, ISBN: 978-3-938803-64-6, 172 Seiten, fadengeheftete Broschur, SFR 28.90 / € 19

SPRACHLICHE ERFRISCHUNGEN IM ZEITALTER DER MIGRATION

Von Peggy Kames
Foto: Arche Verlag

Ein Autor braucht nichts wichtiger als eine Sprache, aber welche das ist, ist im Zeitalter der Globalisierung immer weniger festgeschrieben. Somit berührt Ha Jin mit seinem Essayband „Der ausgewanderte Autor“ ein hochaktuelles Thema. Viele Menschen leben und arbeiten in einem anderen Land, verständigen sich in einer anderen Sprache als der des Herkunftslandes. Auch eine stetig wachsende Zahl von Autoren schreibt in der Sprache des Landes, in dem sie leben. Das ist kein neues Phänomen, war aber früher eher eine Ausnahme. Was verrät die Sprache dem Leser über die Literatur?

Ha Jin glaubt, dass Nutzen und Schönheit der Literatur in ihrem Vermögen liegen, das Leben zu beleuchten. Das ist erst einmal unabhängig davon, ob jemand in seiner Muttersprache schreibt, oder ob der Autor sich in einer erlernten Sprache äußert. So wie es Ha Jin tut: Der chinesische Schriftsteller ging 1985 in die USA, um zu studieren, dann überraschten ihn die Ereignisse auf dem Tian'anmen-Platz 1989 und er beschloss, nicht nach China zurückzukehren. Er wurde Schriftsteller und begann früh, auf Englisch zu schreiben. War das Verrat an seinem Land, an seinen Lesern?

Ha Jin kreist in drei Essays um die Frage für wen und in welcher Sprache ein Autor schreiben sollte. Er spricht jedoch kaum von sich selbst in der ersten Person. Er schaut auf die Leben anderer und redet dabei über sich. Wir begleiten den Schriftsteller Ha Jin auf seiner Suche und erleben, wie der Professor für Englische Literatur an der Boston University kenntnisreich über ausgewanderte Autoren berichtet.

Salman Rushdie, Milan Kundera, Alexander Solschenykin, Joseph Conrad, Vladimir Nabokov – sie alle verbindet, dass sie an einem fremden Ort leben und schreiben. Kann ein Autor, der längere Zeit nicht vor Ort in seinem Herkunftsland ist, überhaupt beanspruchen, für die Menschen in jenem Land zu sprechen?

Dabeisein ist schließlich nicht alles. Auch Homer musste nicht mit den Griechen vor Troja gekämpft haben, um von ihren Heldentaten zu singen. Doch wer taugt zum Sprecher seines Stammes? Zuerst sollte sich der Schriftsteller schon vor seinem Weggang einen Namen gemacht haben, so wie ein Solschenykin oder Lin Yutang. Dann ist ihm auch der Weg zurück in die „alte Heimat“ möglich. Aber was ist Heimat überhaupt? Ist sie das Verlorene, der ewige Sehnsuchtsort? Oder ist Heimat das Neugewonnene? Es ist wohl die Summe der Erfahrungen.

Wenn ein Autor sein Land von außen betrachtet, verändert sich seine Rolle ebenso, wie wenn er seine neue Sprache benutzt. Nabokov und Joseph Conrad stehen bei Ha Jin als Beispiele für das Ankommen in der neuen Kultur. Natürlich haben wir schon oft gehört, dass Heimat für einen Schriftsteller in der Sprache liegt. Sie ist, wie Hilde Domin sagt, das Unverlierbare. Doch Ha Jin kontert, dass sie bei nicht regelmäßigem Gebrauch schrumpfe und ihre Frische einbüße. Wie der fremde Blick auf die neue Sprache und der vielleicht nicht perfekte Umgang mit ihr durch Sprachwitz erfrischen und bereichern kann, zeigt er am Beispiel des Romans „Pnin“ von Vladimir Nabokov.

Und wir könnten einen Bogen zur sogenannten Migranteliteratur z.B. in Deutschland schlagen, zu Feridun Zaimoglu, Terezia Mora, Hertha Müller,

Wladimir Kaminer ...Wir nehmen sie als deutschsprachige Autoren wahr, bewundern ihren anderen Blick auf Kultur und Sprache und fragen nicht jedes Mal nach Herkunft oder Muttersprache. Was zählt, ist ihre Fähigkeit, das Leben zu beleuchten. Das Wichtigste ist laut Ha Jin immer, bei seinen Erfahrungen, bei sich selbst zu bleiben. Ein Dichter ist in seiner Sprache zu Hause, aber dahin gibt es verschiedene Wege.

Peggy Kames, Sinologin und Filmkritikerin, Berlin

Ha Jin, geb. 1956 in der nordchinesischen Stadt Jinzhou, studierte an der Heilongjiang Universität Englisch, ging 1985 in die USA, um an der Brandeis University in Waltham zu promovieren. Ende der 1980er Jahre begann er Gedichte und literarische Prosa in englischer Sprache zu verfassen. Seit 1993 hat er eine Professur für Englische Literatur an der Emory University und lebt in der Nähe von Atlanta.



Ha Jin: Der ausgewanderte Autor. Über die Suche nach einer eigenen Sprache, Arche Literatur Verlag Zürich, Hamburg, 2014, ISBN 9783716027080, 144 Seiten SFr 20,90 / 15,00 € (D)

„99 SÄRGE“ - Eine Ermittlungsgeschichte der kleinen Schritte Oberinspektor Chens 8. Fall

Von Margrit Manz

Foto: Hanser Verlag Zsolnay/Deuticke

Die Krimifans haben lange darauf gewartet, endlich ist sie da, die 8. Folge: Oberinspektor Chen auf Ermittlungstour durch Shanghai. Durchweg sympathisch ist der dichtende Polizist wohl nur seinen Lesern, seinen ranghohen Kollegen in der Shanghaier Dienststelle ist er eher suspekt. Hat er doch den Ruf, sich der Wahrheit und Menschlichkeit verpflichtet zu fühlen. Doch auch bei seinem 8. Fall wird er wieder mal über genau diese Eigenschaften stolpern.

Zhou Keng, der Direktor der Behörde für Wohnungsbau in Shanghai, wird erhängt in einem Luxushotel aufgefunden. Er hatte sich öffentlich für gleichbleibend hohe Immobilienpreise ausgesprochen, obwohl immer weniger Menschen die auch zahlen können. Doch dann war ein Foto von Keng ins Internet gelangt, auf dem er mit einer exklusiven Zigarettensmarke posierte. Die erboste Netzgemeinde begann sein Privatleben zu durchforschen und lieferte prompt den Beweis: Keng besaß mehr Immobilien, als er sich leisten konnte: Der Beamte war korrupt.

Die polizeilichen Nachforschungen sollen schnelle Ergebnisse liefern. Doch Oberinspektor Chen, der nur „beratend“ zu den Untersuchungen hinzugezogen wird, hat seine Zweifel an dem vorgeblichen Selbstmord. Der scharfsinnige Ermittler ahnt, dass dieser Fall noch weitere Opfer fordern wird.

Mit Oberinspektor Chen hat der Autor, Qiu Xiaolong, einen charismatischen Polizisten erschaffen, der Gespräche über Kochen und Essen genauso liebt, wie Sprichworte von chinesischen Dichtern. Insbesondere bei Konfuzius sucht er inneren Beistand. Die Zitate beschreiben, oder besser gesagt umschreiben, auch häufig die Charakterzüge von Figuren und helfen nicht selten dem typisch chinesischen Un-

vermögen, etwas auf direktem Wege zu sagen, auf poetische Sprünge.

Insgesamt zeichnen sich die Romane durch ihre Schauplätze im modernen China aus. So besucht der Leser auch in der 8. Folge wieder Gärten und Dichterrhäuser, genießt köstliche Gerichte, wie die Über-die-Brücke-Nudeln mit scharfer Acht-Köstlichkeiten-Sauce, gebackenen Tofu und knusprig frittierten Reisfeldaal, serviert mit Versen aus der Song-Dynastie. Zu erfahren ist, wie sich Eidechsenessenz auf das Yang im Körper auswirkt. Aber auch, welche Zigarettensmarke zum Statussymbol der Chinesen gehört. Panda z.B. galten als die besten Zigarettensmarke der Welt und wurden extra für Deng Xiaoping produziert.

Ohne Zweifel ist Oberinspektor Chen eine der ungewöhnlichsten Detektivfiguren in den Kriminalromanen der Gegenwart. Korruption und faule Kompromisse prallen bei ihm ab. Irgendwie sind Autor und Figur eins geworden, beide übersetzen englische Literatur und schreiben Gedichte und jeder sorgt auf seinem Spielfeld für Aufklärung.

Auch der Schauplatz Shanghai, als Chinas bedeutendste Industriestadt, ist bewusst gewählt. Die Heimatstadt des Autors mit ihren heute 23 Millionen Einwohnern, fasziniert mit ihren Wolkenkratzern und Basargassen und gilt weltweit als eine Metropole der Superlative und Sinnbild für das moderne kapitalistische China. Demgegenüber steht die Szenerie der alten Kanalstadt Shaoxing, die bei Chen poetische Erinnerungen besonderer Art hervorruft. Nicht zu unterschätzen ist jedoch die mentale Stärke und physische Ausdauer des Chefinspektors, die eines Kung Fu Helden würdig ist. Konfuzius bringt es auf den Punkt: „Auch wenn er weiß, dass es unmöglich ist, versucht der Edle, das zu tun, was er für richtig hält.“

Schlussendlich gewinnt man den Eindruck, dass der Autor absichtlich keinen für Kriminalromane so typischen Schluss gewählt hat und der Gerechtigkeit genüge tut. Beugt er sich hier etwa der chinesischen Realität? Die Arbeit von Chen ist, so wie einst die von Sisyphos, den Felsblock, der hier für Verstrickungen in Korruption und Politik steht, den Berg der Ermittlungen im-

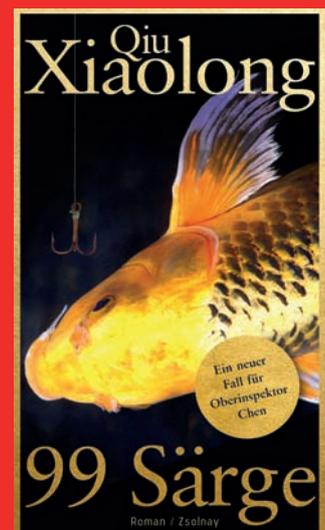
mer wieder mühsam hinaufzurollen. Bergab geht's, wie auch die Geschichte überliefert, ganz von allein!



Qiu Xiaolong © Arche Verlag

Margrit Manz, Journalistin, Mitglied des Redaktionsteams RUIZHONG, Zürich, Berlin

Qiu Xiaolong, geb. 1953 in Shanghai, arbeitete als Übersetzer, veröffentlichte Lyrik und Literaturkritiken. Seit 1994 lehrt er an der Washington University St. Louis chinesische Literatur und Sprache.



Qiu Xiaolong, 99 Särge,
Paul Zsolnay Verlag Wien, 2014,
ISBN 978-3-552-05677-0,
288 Seiten,
SFr 25,90 / 17,90 € (D)



ZUM HINSCHIED VON HANSULI AMMANN, PRÄSIDENT 1986 – 1991, EHRENMITGLIED

Anfang Juli 2014 erreichte uns folgende traurige Anzeige:

**Den Sonnenuntergang vom
Samstag, den 28. Juni 2014
habe ich nicht mehr erlebt!**

**Ich danke Allen, die mir wohlgesinnt waren, für ihre
Toleranz gegenüber meiner Schwächen;
Die Anderen bitte ich um Verzeihung!**

Hansuli Ammann

Der langjährige berufliche Kontakt mit China, vor allem zwei mehrjährige Aufenthalte in Hong Kong als Leiter der dortigen Ciba, später Ciba-Geigy, erlaubten es H.U. Ammann, ein Kenner Chinas, seiner Menschen und seiner Kultur zu werden. Er konnte die wirtschaftliche Öffnungspolitik von Anfang an vor Ort verfolgen und die geschäftliche Präsenz der Firma in der Volksrepublik China mit Erfolg weiter aufbauen. Weitsichtig, mit schweizerischer Gastfreundschaft und mit Grosszügigkeit, war er ein gern gesehener und respektierter Gesprächspartner. Ein besonderes Erlebnis war es für ihn, als Deng Xiaoping die Schweizerische Industrierausstellung 1974 in Peking besuchte, H.U. Ammann am Stand von CIBA durch Handschütteln begrüßte und sich für die ausgestellten Produkte interessierte. Diese jahrelange Erfahrung prägte sein Verständnis für China, dass stets von Begeisterung, aber auch von konstruktiver Kritik begleitet war.

Im Frühling 1986 wurde H.U. Ammann als Nachfolger von Dr. Victor Umbricht zum Präsidenten der Gesellschaft Schweiz-China gewählt. Mit seiner Zielstrebigkeit aktivierte er die Gesellschaft innert kürzester Zeit und setzte sich für die weitere Vertiefung der völkerverbindenden, kulturellen und wirtschaftlichen Beziehungen zwischen China und der Schweiz ein. Aber auch die Zusammenarbeit mit anderen China-Organisationen in der Schweiz trieb er voran.

Während seiner Präsidentschaft fand 1989 das Ereignis auf dem Tiananmen-Platz in Peking statt. Es war eine schwierige Zeit für unsere Gesellschaft. H.U. Ammann meisterte diese. Er bewies Zivilcourage, indem er die Geschehnisse in einem offenen Brief an den chinesischen Botschafter verurteilte und ihm dieses Schreiben persönlich nach Bern überbrachte. Ebenso wurden die geplanten gegenseitigen Delegationsbesuche/Studienreisen abgesagt. Andererseits stellte Hansuli Ammann sein diplomatisches Geschick unter Beweis, um die guten Beziehungen zu unseren Partnergesellschaften in China aufrecht zu erhalten und um die Verbundenheit mit dem chinesischen Volk, mit unseren Mitgliedern und den chinesischen Freunden zu bewahren.

Nach seinem Rücktritt als Präsident 1991 wurde H.U. Ammann als Anerkennung für seine Verdienste zum Ehrenmitglied unserer Gesellschaft ernannt. Damit gab er sich nicht zufrieden. Er stand dem Vorstand weiterhin mit Rat und Tat zur Seite, u.a. übernahm er die Chefredaktion unseres Magazins „RUIZHONG“ und stellte sich chinesischen Delegationen, die uns besuchten, als Organisator und Begleiter zur Verfügung. Weiterhin organisierte und leitete er auch mit Erfolg Reisen nach China.

Nun bleiben schöne Erinnerungen an Hansuli, an seine Person, an sein Wirken. Wir vermissen ihn in unserem Kreise. Er bleibt für uns ein Vorbild.

Ruedi Schaffner, Vizepräsident Gesellschaft Schweiz-China, Mitglied des Redaktionsteams RUIZHONG

60 JAHRE CHINESISCHE GESELLSCHAFT FÜR DIE FREUNDSCHAFT MIT DEN VÖLKERN DES AUSLANDES

Von Ruedi Schaffner

Unsere Partnergesellschaft in Peking, die Chinesische Gesellschaft für die Freundschaft mit den Völkern des Auslandes, feiert dieses Jahr ihr 60-jähriges Bestehen. Aus diesem Anlass fand am 15. Mai 2014 ein internationaler Festakt in der Grossen Halle des Volkes am Tiananmenplatz statt.

Staatspräsident Xi Jinping, Frau Li Xiaolin, Präsidentin der Chinesischen Freundschaftsgesellschaft mit dem Ausland, ein Enkel von Präsident Nixon - welcher 1972 als erster US-Präsident die Volksrepublik China besuchte - sowie verschiedene

Vertreter von ausländischen Regierungen und Freundschaftsgesellschaften hielten Ansprachen und überbrachten Grussbotschaften.

Xi Jinping sprach über die Entwicklung und die Zukunftsvisionen Chinas und lobte die internationale ausserbehördliche, friedliche Zusammenarbeit zwischen den Völkern. Der Festakt war begleitet von Ausstellungsbesuchen und von der Teilnahme an einer Fernsehaufnahme für eine entsprechende TV-Sendung. Unser Präsident, Dr. Thomas Wagner, sowie eine Delegation bestehend aus Vorstandmitgliedern, die sich zu dieser Zeit in China befanden, nahmen an den Anlässen teil.



Eindrücklicher Vortrag von Markus Schmid,
Direktor der Swiss International Airlines

GENERALVERSAMMLUNG 2014

Von Ruedi Schaffner

Das Wichtigste in Kürze: Unser Präsident Thomas Wagner konnte am 14. Juni zirka 100 Mitglieder und Gäste im Hotel Radisson Blu, Zürich-Flughafen, begrüssen.

Die üblichen statuarischen Anträge wurden alle gutgeheissen. Die Jahresrechnung 2012 weist einen Einnahmenüberschuss von CHF 3'955.63 und ein Eigenkapital per 31.12.2013 von CHF 32'780.13 auf. Die Jahresbeiträge bleiben unverändert bestehen. Gesamterneuerungswahlen: Der Präsident, sowie sämtliche bisherige Vorstandmitglieder wurden für die Amtsdauer von

4 Jahren, 2014 - 2018, wiedergewählt. Ebenso die beiden bisherige Revisoren für eine weitere Amtsdauer von 2 Jahren.

Nach Abschluss der Regularien folgte ein eindrücklicher Vortrag von Herrn Markus Schmid, Direktor der Swiss International Airlines Ltd. zum Thema „Swiss International Airlines, Flugbetrieb Schweiz-China: Eine wichtige Brücke für Wirtschaft, Kultur und Politik“.

Der danach offerierte Apéro Riche sowie die interessante Führung durch das Flughafengelände boten wiederum Gelegenheit zu persönlichen Kontakten und zu weiteren Gesprächen unter den Mitgliedern und Gästen.

Ein Hinweis: Der Jahresbericht 2013 sowie das Protokoll der GV 2014 können über unsere Home Page www.schweiz-china.ch, unter der Rubrik „Leitbild/Statuten“, eingesehen werden.



Le 11 juillet 2014 à Guiyang, signature de la lettre d'intention entre la Province du Guizhou et le Canton d'Obwald. De gauche à droite: Mme CHEN Guode, présidente de l'Association du peuple du Guizhou pour l'amitié avec l'étranger, M. MENG Qiliang, vice-gouverneur, M. Bruno OBERLE, directeur de l'Office fédéral de l'environnement, et M. Hans HESS, conseiller aux États du Canton d'Obwald.

DIALOGUE SINO-SUISSE DANS LE CADRE DE L'ÉCO FORUM GLOBAL DE GUIZHOU, 10-11 JUILLET 2014

Le président de la Confédération Ueli MAURER avait participé à l'édition 2013 de ce Forum qui se déroulait à Guiyang, chef-lieu de la province du Guizhou. Dans les mois suivants, le Guizhou et la Suisse avaient mis en place l'amorce d'un dialogue. Après la visite effectuée dans le Guizhou du 6 au 13 mai 2014 par une délégation de la Société Suisse-Chine (SSC), conduite par M. Thomas WAGNER, président, le Bureau provincial des affaires étrangères avait invité la SSC à participer aux échanges prévus dans le cadre du Forum 2014. M. WAGNER étant retenu par d'autres engagements, c'est le soussigné qui a représenté la SSC à cette occasion.

Les échanges bilatéraux bénéficiaient cette année d'un invité de marque : M. Hannes GERMANN, président du Conseil des États, qui effectuait une visite officielle en Chine et avait mis le Forum à son programme. En plus de M. Jean-Jacques DE DARDEL, ambassadeur de Suisse en Chine, des membres du Secrétariat d'État à l'économie (SECO), de la Direction du développement et de la coopération (DDC), de l'Office fédéral de l'environnement, ainsi que des représentants du Canton d'Obwald et d'entreprises faisaient que notre pays se signalait par une forte présence sur place.

Avant l'ouverture officielle du Forum, plus de 1'000 participants comprenant des représentants de 61 délégations étrangères, un après-midi a été consacré à ce « dialogue

sino-suisse » centré sur divers thèmes de discussion. À la clôture de ce moment d'échanges, une « Déclaration de Guiyang sur le dialogue sino-suisse » a été signée par M. MENG Qiliang, vice-gouverneur, et M. Jean-Jacques DE DARDEL, en présence de M. CHEN Miner, gouverneur, et de M. GERMANN.

Le 11 juillet, une lettre d'intention entre la Province du Guizhou, représentée par Mme CHEN Guode, présidente de l'Association du peuple du Guizhou pour l'amitié avec l'étranger, et M. Hans HESS, conseiller aux États du Canton d'Obwald, était paraphée. Ce document se centre sur la collaboration dans le développement durable et le changement climatique, en particulier par l'échange d'experts.

Le Guizhou, comme d'autres régions ou villes en Chine, entend se profiler comme la « Suisse de l'Orient ». Il ne fait pas de doutes qu'il va utiliser à plein les possibilités offertes par les accords passés et la collaboration esquissée en divers domaines. Ce sera aux partenaires et interlocuteurs suisses de savoir se montrer à la hauteur, sans oublier les problèmes de tailles, de ressources et de moyens qui ne manqueront pas de se poser dans les temps qui viennent.

Gérald BÉROUD

Président de la Section romande de la Société Suisse-Chine

UNTERNEHMENSBERESICHTIGUNGEN NOVARTIS UND ABB 2014



Auf dem Novartis Campus



Besuch bei der ABB

Von Xun Wei

Fotos: Giorgio Hoch, Xun Wei

Dank der Unterstützung der Gesellschaft Schweiz-China und von Herrn Albert Meier konnten die chinesischen Studierenden die Novartis AG am 21. Mai und ABB am 8. August besuchen. Der dritte Besuch in diesem Jahr wird dann wie geplant bei der Lonza im Oktober/November stattfinden.

Bei der Novartis Basel waren wir von 9 bis 16 Uhr zu Gast. Dr. Krämer stellte uns den Novartis-Schwerpunkt Forschung und Entwicklung vor. Silvio Roggo und Juan Chen führten uns durch die Labors und beantworteten die Fragen der Studierenden. Besonders Frau Chen wurden viele Fragen darüber gestellt, „wie man sich erfolgreich bei der Novartis bewerben kann“. Am Nachmittag führten uns dann Frau Guntzburger und Frau Brassel durch den Novartis Campus.

Bei unserem Besuch im Forschungszentrum ABB Dättwil begleitete uns Albert Meier und der Fotograf Giorgio Hoch. Dr. Oliver Fritz, Leiter der Gruppe Theoretische Physik, gab einen Überblick über die Forschungsabteilung. Es folgten zwei interessante Fachvorträge zu den Themen: „Cybersecurity“ von Dr. Roman Schlegel und „Packaging“ von Dr. Franziska Brem. Danach führte uns Ulrike Grossner durch das neue Micro-Labor. Hierzu waren die Fragen der Studierenden so zahlreich, dass wir schlussendlich den Bus verpassten.

Die Studierenden fanden es interessant und wichtig, die Unternehmenskulturen kennenzulernen. Sie bedankten sich bei Frau Villiger (Kontaktperson Novartis), Frau Andermahr (Kontaktperson ABB) und Herrn Meier für die Organisation.

IMPRESSUM

Herausgeberin:

Gesellschaft Schweiz-China
www.schweiz-china.ch

Adresse:

Redaktion RUIZHONG
ruizhong@schweiz-china.ch
Rudolf Schaffner
rudolf.schaffner@schweiz-china.ch
und Margrit Manz
margrit.manz@schweiz-china.ch

Redaktionsteam:

Gérald Bérout (Section romande)
Margrit Manz
Ueli Merz
Dr. Guido Mühlemann
Rudolf Schaffner

Gestaltung:

Process Brand Evolution, Zürich, Taipei
and Shanghai

**Druck & Versand:**

Schwabe AG, Muttenz

**Inserate:**

Mediadaten und Preise erhalten Sie über
die Redaktionsadresse

Die folgenden Unternehmen unterstützen die Gesellschaft Schweiz-China
mit einer Gönnermitgliedschaft:



Weitere namhafte Sponsorenbeiträge erhielt die Gesellschaft Schweiz-China von:

